



POLONNE LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE

Nr. 82

Varsovie, 15 juillet 1933

Huitième année

André Thérive

L'oeuvre de Juljusz Kaden-Bandrowski

La vieille Galicie

M. Juljusz Kaden-Bandrowski est né en 1885 à Rzeszów; c'est une petite cité de Galicie, exactement située à mi-chemin de Lwów et de Cracovie, séparée par une égale distance de la haute Vistule et des contreforts des Carpates. A l'horizon la vaste plaine est bornée par la ligne pure et monotone de cette chaîne. De grandes prairies et des tourbières, des chevaux qui paissent en bandes capricieuses, des cigognes plantées sur les talus comme pour surveiller les avoines, quelques rivières lentes qui ne savent où diriger leurs cours, tel est le tableau qu'offre l'été cette province. En

hiver, la neige couvre vite les pistes et les villages; on distingue à peine, blottis dans un coin de forêt, les hameaux de bois et de chaume. Ce pays si souvent parcouru par des armées, si longtemps opprimé par des étrangers, et où voisinent encore des races si différentes, a le climat de la Lorraine, sa jalousie vie intérieure, sa douce et rude ténacité. Et pour compléter la ressemblance, sachez qu'il y a quelques années à peine on retrouvait des lignes de tranchées, des trous de batteries au milieu des herbes et du colza, vers Przemysl ou vers Jarosław.

"Piccolo mondo antico"

On vint s'installer très tôt à Cracovie. M. Bandrowski le père était médecin, et peintre à ses heures. C'est avec lui que le jeune Juljusz, avec ses frères Ijek et Trott, courait la campagne et apprenait à l'aimer, ce qui est moins rare chez les citadins que chez les ruraux, quoi qu'on dise. Il régnait un peu de bohème dans la maison. La mère (dont le patronyme fut Kaden) était une personne exquise et maladive, qui éleva ses enfants dans la foi chrétienne et le culte ardent de la patrie. Quant à l'oncle Alexandre, il était ténor célèbre à Francfort, comme interprète des opéras wagnériens, et faisait des tournées triomphales dans les deux mondes: ses apparitions à Cracovie donnaient au neveu une forte idée de ce qu'est la gloire, la seule tangible, celle des tréteaux. Plus tard c'est justement l'histoire d'un chanteur fameux que M. Kaden-Bandrowski essaya de retracer dans un de ses récits les plus personnels ("La gloire"). Et en regard, il y avait l'oncle Casimir, qui était spécialiste des maladies infantiles, et qui avait étudié à Vienne. Il advint que le benjamin de la famille, le petit Trott succomba au croup sans qu'on pût le disputer au mal — cela se passait quelques semaines avant l'invention du sérum anti-diphétique par Emile Roux, c'est à dire en 1894.

Il faut lire dans les recueils de nouvelles de M. Bandrowski, excellemment traduit par Mme Hanka Bastianello ("Ma ville et ma mère") la peinture de la vie de famille qu'on menait à Cracovie dans le dernier lustre du siècle passé, les jeux et les études, les visites en ville, les batailles de soldats de plomb, les concours de pâtisserie, la réception des journaux en toutes langues, les naïvetés du valet de chambre Thomas, les discussions politiques et sociales dont l'écho résonnait jusqu'aux oreilles des enfants. Avait-il conscience, ces petits sujets de François-Joseph, de vivre dans un monde stable, au début d'une période de paix? Ah! certes non. Même dépourvus du sens poétique.

"Wanderjahre"

Il paraît avoir toujours rendu un culte aux arts et à la littérature. Dès son enfance, on lui montrait avec vénération la maison du poète Asnyk, qui avait une grande barbe, un grand nom, mais qui figurait dans un parti ennemi. Il suivait à la fois ses études de lycéen et l'apprentissage musical. Son père accepta la direction du théâtre d'opéra, ce qui ne donna pas la fortune à la famille, mais ce qui présentait bien des commodités pour un jeune mélomane. Lui-même il songea à devenir pianiste professionnel. L'adolescence lui donna une folie de la migration. Comme Wilhelm Meister, à pied, presque sans argent, il se mit à parcourir l'Europe: il commença par la Russie, l'année 1905, au moment précis où la Révolution bouillonnait dans l'Empire et où il était bien agréable pour un Polonais, un libéral d'avoir un passeport étranger. Nous le retrouvons ensuite au conservatoire de Bruxelles dont il conquiert le diplôme; il s'inscrit aussi à l'université comme étudiant en philosophie. C'est assez dire que M. Kaden-Bandrowski est polyglotte, et que ma-

litique et du sens prophétique, ils pouvaient deviner que l'Etat composite qu'ils servaient ne durerait pas toujours. Etrange cité que la Cracovie d'alors! où les enfants, à une fête de famille, chantent une romance tchèque pour ne choquer ni les Polonais ni les Allemands.

C'est qu'on était bon catholique, nourri de pieuses légendes. Mais on était aussi romantique d'instinct, et, sans le savoir, de tradition. Dans la famille Bandrowski régnait aussi un goût du peuple, une démophilie sincère, plus profonde peut-être que ce que nous appelons l'esprit démocratique. Le jeune Juljusz se souvient de s'être battu avec son frère toute une après-midi où de leurs fenêtres on avait vu la troupe disperser et fusiller une manifestation d'ouvriers. On recevait des députés à la maison, et même de ces députés paysans qui venaient avec leurs souliers à clous et leurs vestes de toile, accompagnés de leurs femmes en corselet de velours (le domestique Thomas refusa même, un jour, de servir ces rustres — lui, c'était un aristocrate!). Et on recevait des journaux en toute langue qui, paraît-il, dégagiaient chacun une odeur spéciale — les polonais fleuraient le cuir, les allemands la ferraille, les français la confiture... Les enfants organisaient des réunions électorales, des meetings, et prenaient pour auditoire l'assemblée bariolée de leurs soldats de plomb. Les deux grands-mères se querellaient souvent devant eux sur la politique. Le père était candidat et son nom figurait sur des affiches moins splendides, mais plus lues que celles du plus célèbre des acteurs... A dix ans, Jules alla visiter à Lwów la première "Exposition Nationale"; elle se tenait déjà comme celles qui lui ont succédé, dans ce parc verdoyant sur la colline où à présent la Pologne restaurée exhibe les produits de ses usines et de ses champs, des dioramas de batailles et des modèles de sa flotte.

("Proch") est de 1913. Ces œuvres anciennes ne sont pas encore traduites. On compare d'habitude "Les métiers" aux reportages romancés de M. Pierre Hamp, pour leur densité et leur érudition technique; on dit même que la recherche de l'expression, le léger grincement du style, l'originalité à tout prix rapprochent l'auteur polonais de notre compatriote. Ce qui nous semble frappant dans les œuvres de M. Kaden-Bandrowski, c'est l'acréto ironique qui y sert à dissimuler

En général ce sont les œuvres les plus tendres qui se confient le moins: jamais la sensibilité du XVIII^e siècle ne nous produit l'effet de la vraie pitié humaine, alors que la froideur d'un Mérimée ou d'un Flaubert nous émeut jusqu'à l'âme. Il n'y a que les "écorchés vifs" pour se déguiser en impénétrables, et même ceux qu'on appelle égoïstes, sont les plus aptes à souffrir pour autrui: mais leur faculté de sympathie est si douloureuse qu'ils s'en cachent comme d'une tare personnelle...

Un antiromantique

Faute d'avoir compris ces vérités assez banales, on a souvent tenu en Pologne M. Kaden-Bandrowski pour un satirique sans entraîne. On lui a même reproché parfois une de ses œuvres marquantes après la guerre, "Le général Barcz" ("General Barcz") (prononcez Bartch) comme une sorte de pamphlet politique contre l'enthousiasme, le messianisme, et le lyrisme national. C'est vrai qu'il y tympanisait assez durement le culte des héros et la naïveté des patriotes grégiens, chose un peu sacrilège dans un pays où les masses obscures ont joué un si grand rôle, mais où le pouvoir personnel n'a pas fini de garantir le salut public. Certains récits de guerre de M. Kaden-Bandrowski, "Les Pilsudkiens" ("Pilsudczycy"), "Les trois campagnes" ("Trzy wyprawy") et "Sur le seuil" ("Na progu") ont, paraît-il, le même caractère anti-romantique.

Or la Pologne romantique, jusqu'à la résurrection de l'Etat, c'était toute la Pologne: le nationalisme y devenait une reli-

gion, et un occultisme, pourrait-on dire, autant qu'un mysticisme. Dans un peuple qui n'avait plus qu'une unité idéale, qui avait perdu ses frontières, son drapeau, le droit de rappeler son passé et la force de supporter son présent, l'avenir paraissait forcément le refuge de tous les rêves. Il n'était pas possible que la grande iniquité s'éternisât dans le monde. La justice impériale, la volonté de Dieu s'y opposaient également, tandis que toutes les circonstances terrestres conspiraient à la maintenir. Or, le miracle s'était produit, il fallut redescendre du ciel sur le sol ferme, travailler prosaïquement, faire le ménage de sa patrie. La Pologne romantique était morte, où du reste la vérité n'était pas souvent connue sans voile, et où, en tout cas, le sang coulait à flots plus épais que partout ailleurs. Les préventions de cette époque obligaient la foule à considérer que les opérations dirigées contre nos alliés russes l'étaient en définitive contre nous. On illuminait dans les popotes lorsque les armées du Tsar approchaient de Lwów (qu'on appelait Lemberg, et même Lambert, je puis l'affirmer); on distribua un quart de vin aux troupes le jour où tomba Przemysl. Quitte à ne pas prendre le deuil lorsque la fortune des armes changea. Et elle changeait souvent, dans ces pays lointains, fabuleux où il y avait encore une guerre de mouvement, de la ca-

Le romancier social

On me permettra de sauter par-dessus une grande époque pour présenter les deux derniers romans de M. Kaden-Bandrowski. Ils ouvrent un cycle d'œuvres sociales qu'il appelle "Les ailes noires" ("Czarne

skrzydła") et qui, pour nous, évoquent fortement "Germinal" car elles évoquent le monde des mineurs. Mais on peut croire que le propos n'en fut nullement à l'origine le désir d'étendre le champ d'explo-

Direction: Varsovie,
Złota 8, tél. 732-82; administration, publicité: Królewska 13, tél. 223-04

Succursale d'administration: Paris, 123, boul. St. Germain, Librairie Gebethner et Wolff

Abonnement d'un an:
4 francs suisses



JULJUSZ KADEN-BANDROWSKI

tation littéraire, ce fut l'appétit de l'apostolat. On a tôt fait de déclarer naïfs les humanitaires, ou d'exiger d'eux un système nouveau, une philosophie, sans parler de quelque panacée politique qu'ils seraient aussi embarrassés de fournir que les autres hommes. Ce sont avant tout des sensibles; furent-ils des romantiques, des "femmelins", ils n'en demeuraient pas moins indispensables à notre civilisation féroce.

Sans eux, la conscience universelle s'engourdirait vite. La conscience individuelle a déjà si tôt fait de s'habituer aux souffrances d'autrui... Or, il n'y peut-être qu'un ressort solide de la vie morale et de l'altruisme, c'est la pitié. Les esprits les pessimistes et les plus glacés ont toujours gardé ce recours-là contre l'injustice irrémédiable des choses. Même quand ils ne pensent pas que l'ordre puisse changer, que l'âme humaine puisse devenir angélique, même quand ils sont persuadés que le train du monde a toujours très mal marché, ils sont encore sensibles à ce mouvement de miséricorde qu'éveillent le malheur ou la misère. Nous soupçonnions plus haut M. Kaden-Bandrowski d'être au fond un sensible. Il ne peut éviter de se substituer par la pensée à son prochain, si semblable à lui, qui lui préfigure son destin possible, virtuel, menaçant. C'est une âme bien née. Il raconte dans un chapitre magnifique de ses souvenirs, l'impression que lui fit, à bord d'un paquebot où il était passager, la visite de la chambre de chauffe: "Si je n'avais pas honte je tomberais à genoux en criant: "Nous ne traverserons plus les mers, nous ne voulons plus de ces pro-

ducts, plus d'acier, de nickel, de fer, de platine ni de zinc, nous renonçons à nos besoins les plus rudimentaires, pourvu que ces hommes ne restent pas dans une fournaise horrible". Il chercha dans son portefeuille un billet pour donner le pourboire (helas!) à ces "damnés de l'océan". Une carte jaunie en tomba, celle de sa mère... C'était le plus doux et le plus tendre des fantômes qui revenait dans cette souffre, au moment où son fils pleurait sur les hommes, son fils à qui elle avait appris à pleurer. Il a dû présider aussi aux romans des "Ailes noires".

L'un s'appelle "Lénore" ("Lenora"), l'autre "Thadée" ("Tadeusz") du nom de deux amants. Lui est un socialiste élégant et idéologue, elle la sœur d'un meneur farouche. Thadée quitte pour elle Zuza Kostyra, la fille du grand directeur de la Compagnie minière, et se fait embaucher comme simple porion; il connaît la pauvreté, la saleté, le libertarisme et la passion sensuelle. Dans une bagarre, Lénora est tuée par Zuza, et Thadée qui n'a pu la venger, fait définitivement figure de révolutionnaire... Il y a certes dans ce scénario quelque chose de simple et de primaire qui ne satisfait pas tous les lecteurs français, et un "idéalisme" facile qu'on doit comparer à celui de M. Romain Rolland, et que nous réservons aujourd'hui pour l'exportation après en avoir fait nos choux gras à l'époque de George Sand et des "sublimes prolétaires". Mais les romans de M. Kaden-Bandrowski valent, paraît-il, par une peinture minutieuse et objective de la société.

Un peintre de l'homme

N'attendez pourtant rien de pareil à "Germinal": l'étude psychologique en est le propre beaucoup plus que l'enquête sociale; et l'auteur a voulu offrir un document sur l'homme, non sur les classes et les métiers. On s'accorde à reconnaître dans "Les ailes noires" un pittoresque remarquable, les fruits d'une observation très fine et très large, mais surtout la curiosité des âmes, des passions, et le souci d'atteindre la vérité générale sous les formes particulières. Plutôt qu'une suite de faits, il faut y voir une galerie de personnages, représentatifs et typiques, mais soigneusement individualisés, les comparses eux-mêmes étant choisis avec un art extrême. De l'aveu de l'auteur, l'histoire d'amour ne forme qu'un des axes de son sujet; les trois autres sont fournis par une étude économique, par une monographie du socialisme ouvrier vers 1925, et par un essai sur la psychologie religieuse.

Le premier de ces trois thèmes est illustré par l'aventure de M. Cœur, requin de finances, et capitaliste international qui après avoir fomenté lui-même une catastrophe dans les mines qu'il administre pérît misérablement au fond d'une ga-

L'épopée des Légions

Mais il est indispensable de rebrousser dans le passé... L'épopée des Légions de Piłsudski n'est pas généralement connue en France, et pour une raison très simple, qui ne tient pas à notre indifférence ni à un obscurantisme national — nul, même chez nos amis polonais, où le mysticisme social et national faillit vaincre si souvent l'attachement à la foi romaine. Mais pour juger vraiment, il faudra que le cycle s'en achève. D'après ce qu'on nous dit de la tension du style et de son vigoureux maniérisme, nous imaginons une forme analogue à celle de feu Camille Lemonnier; cette conjoncture est d'autant plus fondée que M. Kaden-Bandrowski a sûrement lu en Belgique, jadis, ce romancier social, ce forcené naturaliste, que nous avons trop vite oublié.

Le second sujet nous montre la lutte féroce et fratricide des socialistes et des communistes, l'intrigue des meneurs qui profitent de ces dissensions et cherchent avant tout à exercer leur ambition et leur volonté de puissance. M. Kaden-Bandrowski ne cache pas son antipathie pour les social-traitres et sa préférence pour les extrémistes véritables, seuls bons serviteurs du prolétariat... Enfin le thème religieux appose deux prêtres, l'un hérétique et d'âme évangélique que, l'autre féroce et orgueilleux dans son orthodoxie romaine. Nous retrouvons ici la tradition généreuse du messianisme polonais, où le mysticisme social et national faillit vaincre si souvent l'attachement à la foi romaine. Mais pour juger vraiment, il faudra que le cycle s'en achève. D'après ce qu'on nous dit de la tension du style et de son vigoureux maniérisme, nous imaginons une forme analogue à celle de feu Camille Lemonnier; cette conjoncture est d'autant plus fondée que M. Kaden-Bandrowski a sûrement lu en Belgique, jadis, ce romancier social, ce forcené naturaliste, que nous avons trop vite oublié.

Ces opérations de Galicie sont pourtant livrées à la curiosité de chacun, depuis que l'histoire générale de la guerre est écrite, et surtout depuis que le Maréchal Piłsudski a fait traduire en notre langue "Mes premiers combats". Il compose ces mémoires à loisir, trop à loisir dans la caserne de Magdebourg où les Allemands l'enfermèrent lorsqu'ils s'aperçurent que ce chef de l'armée polonaise n'était pas un simple condottiere à employer contre les Moscovites. Ce sont les documents d'un homme de guerre qui se battait sur le sol de sa patrie, pour une cause toute idéale, et qui trouvait moyen de pratiquer pour cette nation encore fictive, divisée par force en deux camps ennemis, un égoïsme sacré. Se doute-t-on assez, en France où les questions nationales sont devenues tou-

^{1) cf. "Pologne Littéraire", nr. 75.}

les simples, des drames que pouvait subir la conscience d'un Polonais enrôlé dans l'une ou l'autre armée et contraint souvent de tirer sur ses frères? On m'a conté à cet égard nombre d'anecdotes authentiques, qui n'ont plus de tragique aujourd'hui; rappellera-t-elle celle de ces deux généraux polonais qui, l'un sous l'uniforme russe, l'autre sous le costume autrichien, se livraient bataille dans les Carpates. Des prisonniers furent faits par l'armée moscovite, amenés devant le chef qui les semonça en vain, au nom de la patrie, et puis les renvoya: „Allez dire à votre général qu'il est peut-être meilleur Polonais que moi, et qu'en tout cas vous êtes des braves". N'a-t-on pas vu naguère un gouverneur de Cracovie qui, dix années auparavant, avait dû faire bombarder la ville? Tels furent les effets douloureux et bizarres du démembrement de la nation-martyre, de ce crime, de ce „péché mortel" qui pesa longtemps sur la conscience de l'Europe. Mais il faut savoir aussi que les réalités politiques qu'il engendra étaient trop compliquées pour le jugement simpliste des Français raisonnables. C'est pourquoi il est naturel de rappeler, l'essentiel d'une histoire si généralement inconnue.

La politique de Piłsudski

Au printemps de 1914, M. Piłsudski fit à Paris même une conférence où il posa les termes du problème le plus paradoxal qui se soit offert devant les hommes: la Pologne ne pourra être libérée et ressuscitée que si elle misait sur les deux tableaux opposés de la guerre, et si elle gagnait sur les deux, à la fois ou successivement. Il faudrait que la Russie fut battue par l'Allemagne, et puis l'Allemagne et ses alliés par la France... C'était impossible. Cela se réalisa... Mais avec une méthode obstinée et raisonnable, ce condottiere de la patrie y avait aidé. Dès avant le conflit européen, on sait qu'il avait organisé dans la Pologne autrichienne des équipes de préparation militaire qu'on appelait les chasseurs polonais, ces bataillons vêtus de bleu, qui ne s'épargnaient ni manœuvres, ni revues, ni service en campagne et qui prenaient sur leur loisir, sur leur bourse, pour acquérir une formation de soldats. Non pas d'insurgés, de libertoires, mais de véritables soldats. L'époque des rêves était close pour la Pologne; il s'agissait d'être forts, d'être durs, d'être organisés dans un univers, où ces qualités terribles allaient être indispensables. La Double-Monarchie respectait ces dispositions, parce qu'elle comptait bien s'en servir. Mais on s'étonnera peut-être que la Pologne virtuelle fut presque toute rangée dans un camp, et dans celui qui allait nous être hostile? C'est qu'il faut savoir que l'ennemi héritaire, le vrai tyran, l'opresseur-type, était le Moscovite aux yeux des Polonais pour ceux qui subissaient son joug, chose toute naturelle. Et aussi pour ceux qui n'avaient sur les épaulas que l'autorité paternelle et capricieuse du dernier Habsbourg. Le vieux François-Joseph avait su rallier beaucoup de Slaves, conquérir la noblesse et le clergé, lui donner des places, des grades, des décorations. L'archiduc héritier selon les bruits qui couraient, méditait une Galicie autonome, fédérée avec ses autres Etats, et mieux encore monarchie indépendante à qui il eut délégué un souverain, dès que le „Royaume du Congrès" eut été reconquis sur les Russes. Et la France, comme Dieu même selon un mot célèbre, était loin, elle était alliée au Tsar... Si la Posnanie et la Pomeranie, si la Silésie étaient aux mains de la Prusse despote, les Polonais de ces régions-là exécutaient leur maître et souhaitaient, le cas échéant, sa défaite; mais ils n'avaient rien à espérer de lui; il eut fallu, chance improbable, voir reconstituer à Varsovie et à Cracovie une Pologne forte, protégée par l'Autriche et qui eut servi à ses trêves d'Allemagne de centre d'attraction...

Toujours est-il que Piłsudski entra en guerre contre l'Empire russe le 6 août 1914, avant l'Autriche même: il avait 152 fantassins et 7 cavaliers qui, à défaut de monture, possédaient chacun un harnachement. Ces hommes étaient par définition des non-mobilisables aux yeux de l'Autriche. Il vint aussi des déserteurs, échappés difficilement du territoire russe. Il fallut faire monter leur effectif à 20.000, qu'on arma de vieux fusils et dota de brassards aux couleurs impériales. Ce fut la première Légion. Elle fut considérée comme troupe auxiliaire par l'Etat-major autrichien... Mais curieuse auxiliaire à qui ses chefs prêchaient le dédain de la cause commune, le respect de sa hiérarchie spéciale, une discipline à part; elle avait son hymne, la marche de Dabrowski, et de plus un esprit républicain, qui faisait appeler les officiers *citoyens* par leurs propres hommes! Les classes y étaient mêlées comme dans la nation même: des employés, des ouvriers, une majorité de citadins, disait-on, et, bien entendu, un fort contingent d'intellectuels — car noblesse oblige, et ceux qui pensent la patrie doivent être les premiers à la créer. On ne saurait énumérer tous les écrivains qui figurèrent aux contrôles de la Légion, depuis M. Sieroszewski qui était déjà quinquagénaire, jusqu'à M. Lipiński, qui a écrit avec

M. Demel le roman authentique d'un collégien engagé, *Lis-Kula*), capitaine à vingt ans, chef de corps à vingt-trois et tué glorieusement en 1919. Et il y avait naturellement M. Kaden-Bandrowski. Ce musicien, cet écrivain n'hésita pas sur sa vocation de soldat: puisque le tocsin sonnait dans l'univers entier, et que dans toutes les mémoires s'éveillait la litanie de Mickiewicz:

La guerre des mondes pour la liberté des peuples
Accordez-nous, Seigneur!
Les armes et les aigles nationales,
Accordez-nous, Seigneur!
La mort bienfaisante sur le champ de bataille,
Accordez-nous, Seigneur!

Opérations de guerre

La Légion occidentale fut commandée par Piłsudski lui-même (tandis qu'une Légion de l'Est, celle du général Durski, officier d'Etat-major autrichien, était formée en Hongrie). Il pénétra à Kielce, en terre du Tsar et y établit un quartier général, avec des embryons de services. Les Autrichiens ne tardèrent pas à battre en retraite, laissant leurs auxiliaires sans soutien. Il fallut se replier, guerroyer, revenir jusqu'à Cracovie, mais sans jamais perdre l'espérance. Piłsudski flattait le col de sa jument en lui promettant d'entrer à Wilna, ce qu'il fit plus tard, car il est homme de parole... Et au milieu de quels périls, se faufilant la nuit entre deux corps moscovites, courant des étapes de quinze lieues avec ces bataillons de réformés et d'adolescents, de professeurs et de manœuvres, d'aristocrates et de Juifs; où il y avait même des femmes travesties! L'état-major autrichien ne s'occupait d'eux, que pour les brimer ou les sacrifier. Sans liaison, sans ravitaillement, déclarés „francs-tireurs" par l'ennemi, déchirés par des sentiments auxquels aucun homme ne résiste en général (un prisonnier russe aperçut son fils parmi ses vainqueurs et s'écria: „que fais-tu ici, galopin!"). L'hiver arriva, on tint les avant-postes, on multiplia les coups de main, on fit même une opération de quelque ampleur près de Tarnów (bataille de Low-

czowek), on défendait le haut cours des fleuves sacrés, la Vistule, la Nida, le Dunajec. Il faut lire dans les souvenirs de Piłsudski le récit de ces engagements, de ces patrouilles, de ces gardes, conté avec la sincérité, même dans ses fautes, le pittoresque étonnant, la verve bourrue et l'allégresse héroïque qu'y a mis le narrateur.

L'an 1915 se passa dans ces pénibles exercices, dans cet ingrat apprentissage. Au printemps de 1916, la contre-offensive russe de Broussilov vint redonner, chose étrange, du ressort à ceux que l'année précédente, les succès retentissants de l'armée tsariste, la prise de Przemysl, la chute de Lwów, n'avaient pas découragées. La campagne des Tatras, le combat de Kostuchowka, le bombardement nocturne de Nowy Sącz, revint dans le livre du maréchal. Une fois de plus la retraite autrichienne brisa la témérité des Polonais, et mit en péril leur sûreté même. Or la fortune tourna encore. Et c'est ici que se placent les circonstances qui font revivre le volume sous le titre „L'alliance des coeurs".

Les Légions s'émancipent

Le lecteur n'y trouvera pas des histoires de combats, de tranchées, d'assauts, comme il pourrait s'y attendre, mais plutôt des tableaux de la vie militaire. Bien que le volume offre peu de précision locale ou temporelle, on peut en situer le cadre au nord de Varsovie, sur les bords de la Narew et du Bug, non loin d'Ostrolenka, dont le nom est resté fameux depuis les deux batailles de 1807 et de 1831, celle que livrèrent les armées de Napoléon, celle que soutinrent les insurgés polonais, contre le même adversaire... L'action doit dater de 1917: les Russes définitivement avaient été battus par l'Allemagne, mais celle-ci ne pouvait profiter de sa victoire que si elle se trouvait dans l'ancien Royaume (c'est à dire la Pologne russe) des contingents nouveaux. Le 5 novembre 1916, un acte officiel avait transformé les Légions autonomes en une „Force de Défense polonaise" („Polnische Wehrmacht") que l'on espérait bien accroître jusqu'à une

quinzaine de divisions. On avait rappelé dans la vieille Pologne les effectifs des Légions, qui ainsi semblaient avoir conquis leur pays, mais qui allaient servir de mercenaires à la solde de l'empereur Guillaume. Le 5 novembre 1916, le chancelier de Bethmann-Hollweg avait proclamé l'indépendance de la Pologne, pour bien marquer que le Tsar perdait ses droits... et que le Kaiser en acquérait. Un conseil d'Etat siégeait à Varsovie, proclamait l'enrôlement volontaire, offrait le commandement suprême à Piłsudski... Mais tout cela n'aboutissait qu'à faire servir l'Empire, le tyran de la Posnanie, l'autre éternel ennemi. Piłsudski gagna du temps, ne favorisa pas le recrutement de ses troupes, il reprit en mains ses Légions, les augmenta des éléments sûrs qui voulaient s'y adjoindre, les fit vivre sur le territoire national. Mais on pense bien qu'il n'avait nulle envie de fournir à l'Allemagne le million de soldats, le „matériel humain" qu'elle souhaitait pour soutenir ses fronts de l'Aisne ou de la Somme.

L'année entière se passa en intrigues compliquées. En avril 1917, le gouverneur de Varsovie, von Beseler, prétendait commander l'armée directement, sans s'occuper de la Commission militaire que Piłsudski avait constituée auprès du Conseil d'Etat. L'appel aux armes pour la guerre anti-tsariste était tout préparé... Piłsudski refusa de le signer. En juillet, il donna sa démission. Dans son dernier ordre du jour, il licenciait ses troupes et les engageait à ne pas servir S. M. l'Impériale et Royale ni son allié... Le 21 de ce mois, les sbires l'arrêtèrent et le déportèrent à Magdebourg. Déchu du rang d'allié, traité en agitateur, en rebelle, en traître, il préféra attendre en cellule l'heure de la victoire plutôt que d'avoir joué le jeu de dupe, et d'avoir trahi sa patrie en faveur des faux protecteurs. Il ne devait sortir de sa prison que chef d'un Etat.

L'alliance des coeurs

„L'alliance des coeurs" retrace justement la vie de ces troupes polonaises campées sur la terre de la patrie, mais

volontairement inertes et inermes, surveillées par le commandement allemand, comme des auxiliaires possibles, des adversaires probables. D'abord ce fut l'enthousiasme. Sans combattre, on était amené à Varsovie, on retrouvait la Pologne libre, il ne s'agissait plus que de la défendre! On faisait connaissance avec ses compatriotes, ci-devant sujets des Moscovites, on fraternisait, on rivalisait pour la bonne cause. M. Kaden-Bandrowski nous montre ce que fut l'arrivée de ces Polonais dans une petite ville polonaise, encore tremblante d'angoisses contraires, et les petits drames inévitables qui surgissaient du contact de la timidité avec l'allégresse. Les mœurs des soldats et des civils ne s'accordent jamais sans quelques frictions. Les besoins de la propagande et ceux du bivouac ne vont pas sans se heurter parfois. Il peut même y avoir des discussions graves, des haines de castes ou de métiers, et cela sous l'oeil attentif du garnisonnaire „feldgrau". On soupçonne le paysan de rester russophile. On se demande si le bourgeois n'est pas trop poli. On discute si un Tel est vraiment polonais... et tout cela est poignant, car il s'agit du sort d'une nation, de son unité morale à refondre alors que son unité physique est en voie de se faire. On peut dire que M. Kaden-Bandrowski a conçu ces contes comme des idylles patriotiques. Certains de ses récits ont la netteté de Mérimee et la couleur de Gogol, par exemple le „Bal" ou le „Dégé", cette nouvelle inoubliable où on voit la fiancée d'un soldat tué en Galicie venir faire visite à la popote de son bataillon.

Il ne nous fait pas mystère non plus de l'hostilité sourde qui règne entre troupe allemande et légions polonaises. L'anecdote de l'officier prussien, de son insolence châtie, est très caractéristique à ce sujet. On apprend aussi des détails singuliers, par exemple que des conscrits allemands venaient s'engager comme légionnaires, espérant échapper ainsi à Verdun. Leur supercherie réussissait mal. Quatre se pendirent plutôt que de réintégrer leur véritable armée... Mais au-delà des rivalités et des haines, il y a pour l'intellectuel supérieur, le sentiment de l'humanité, le rêve d'un état so-

cial et politique où l'on n'aurait plus besoin de se battre et de se détester. Cette disposition nous semble toute naturelle, à nous Français, même au sortir d'une guerre, surtout au sortir d'une guerre. Il ne faudrait pas croire cependant qu'elle soit courante chez des peuples dits civilisés: ce qui nous rend perceptible et familière, sans effort, l'inspiration de M. Kaden-Bandrowski, c'est l'universalisme, le culte du droit et de la raison, toute la morale qu'ont implantée chez nous des philosophes qui jadis n'ont pas prêché la beauté de la violence ni la supériorité des instincts bruts. En sorte que de voir professer, en pleine année 1917, par un Polonais en contact avec ses propres ennemis, des idées si semblables aux nôtres, cela montre qu'il y a vraiment une civilisation unique, une civilisation supérieure, si nombreux qu'en soient les négateurs.

L'humaniste guerrier

On a écrit jadis un livre qui s'appelle „L'humaniste à la guerre" le titre conviendrait assez à „L'alliance des coeurs", car humaniste a un sens plus large que lettré ou erudit. M. Kaden-Bandrowski qui ne se met guère en scène, fait souvent ici la figure d'un François d'Assise devenu lieutenant. Il étend jusqu'aux chevaux et aux oiseaux cette espèce de sympathie cosmique que les devoirs militaires n'ont pu abolir en lui. Ces légionnaires qui s'exercent à la baïonnette ou à la grenade, qui forgent une armée inutile à ses patrons actuels, mais indispensables à ses chefs futurs, sont restés pour la plupart des tendres, des amis de la nature, armés d'humour, de trivialité, de gaillardise comme tous les soldats du monde. Témoin la longue nouvelle, si dure et si poignante, où on les voit accueillir avec un peu d'horreur, brimer, puis tolérer parmi eux une espèce d'homme sauvage, qui ne s'est enrôlé que par famine, et à qui on n'a jamais pu inculquer ni le sens de la discipline, ni la conscience d'aucun devoir; ou encore l'histoire de la mendiante hospitalisée par les sous-officiers. Aucun de ces épisodes qui dévoilent les petits côtés de la guerre, ne semble avoir été déformé par la littérature; la stylisation y est obtenue à force de simplicité, et si le style porte des traces d'ornement ou de maniérisme, on peut être sûr que c'est non pas une revanche sournoise de la forme sur le fond, mais une façon pour l'auteur de se retirer un peu plus loin encore de l'objet qui pourrait l'émoi, un exercice de détachement esthétique où son cœur certes ne se plie pas. Ce que nous disions plus haut de l'ironie et de la froideur voulues s'applique mieux encore à ces aspects du langage. Le dernier conte du présent recueil, où l'émotion a grand-peine à se brider, est peut-être le plus instructif à cet égard.

Après la victoire

Il faut savoir maintenant que „L'alliance des coeurs" représente une époque révolue de la vie de M. Kaden-Bandrowski. Il a suivi le sort de son pays, et nous avons déjà marqué l'évolution de son œuvre dans les dernières années. En 1918, le Légionnaire que nous connaissons fut nommé directeur du service de presse auprès du nouvel Etat-major polonais, et pendant la guerre de 1920 contre les Soviets, il dirigea les bureaux de la propagande. A noter qu'il a visité les champs de bataille français et qu'il a publié sur „Verdun" (le Poste 5^e) une méditation magnifique. Ce Galicien s'est fixé à Varsovie, son pays ayant retrouvé sa capitale, et ce musicien est adonné uniquement aux lettres. Il est cependant devenu conseiller municipal; ce qui n'étonnera pas les gens qui ont deviné le goût de l'activité sociale qui le possède. Il est vice-président de la section polonaise du P. E. N. Club et à ce titre s'occupe à resserrer les liens intellectuels qui unissent ses frères à l'étranger. En 1928, il a reçu le grand prix National de Littérature, dont le montant en francs-papier (45.000) ferait rêver les lauréats de chez nous. Son dernier livre contre les Soviets, il dirigea les bureaux de la propagande. A noter qu'il a visité les champs de bataille français et qu'il a trouvé des accents qui prouvent comme il a été sensible à l'art de ce grand sculpteur.

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

*

Jan-Topass

Dans la présente chronique il ne sera question que d'un écrivain et d'une œuvre. Mais, en vérité, les deux sont d'importance.

L'auteur dont nous allons nous entretenir est de cette grande équipe d'il y a vingt ans, qui avait, pour chefs-de-file, les romanciers Zeromski et Reymont. Il s'appelle de son nom de guerre André Strug. C'est à dessein que s'emploie ce vocable qui sonne martialement, au lieu d'un autre, synonymique, l'insipide „pseudonyme". Strug fut et demeure un robuste et fervent combattif en faveur des idées et au profit des modèles d'hommes qui lui sont proches et chers. Pour sa physionomie littéraire, par manque de meilleures références, force m'est d'envoyer le lecteur à mon volume „Visages d'écrivains" où Strug figure en bonne place. — Quant à son dernier ouvrage qui, tripartite, s'étale devant nous, disons, pour commencer, que, roman-fleuve, il flue, déferle, s'enfonce dans le trouble et émerge vers la clarté, sur 1128 pages. Toutefois, ce n'est assurément pas pour son ampleur matérielle que je lui consacre un feuilleton tout entier. Le contenu de ce livre copieux, son fond et sa forme, le sortent de l'ordinaire et l'imposent aux longs et attentifs développements.

Tout d'abord, comment classer l'œuvre de M. Strug? Livre de guerre? Sans doute. Car ces feuillets paraissent pleins de sinistres lueurs et résonances, envoyées des tranchées. Mais ce ne sont là que des à-côtés et répercussions, des désastres et ignominies „spirituelles": en substance, des débats plutôt que des combats. La psychose de la guerre surgit de partout et braque ses yeux aveugles, — psychose qui, bien qu'elle se traduise de diverses façons, vide uniformément les âmes de leurs valeureux ordinaires et les emplit de nouvelles vices, terreurs, lâchetés, cruautés, en prenant de surcroit, pour auxiliaires, les fauves instincts de l'être, revivisés par son souffle délétère.

Le récit s'ouvre par une scène de supreme désolation. Le vent en rafales et la pluie en coups de fouet font rage sur un champ de bataille. L'une tempe et glace, et l'autre semble persifler le silence et l'immobilité de la mort, seuls maîtres du lieu et de l'heure. L'orage s'acharne stupidement à tuer ce qui est déjà tué bel et bien. Pourtant, tout n'est pas encore fini, il faut croire. Aux moments d'accalmies, la vie se fait entendre, persistante, de quelque part, si l'on peut prendre, comme son appel et son signe, un faible cri d'agonie qui parvient d'on ne sait d'où, par intermittences de plus en plus espacées. On distingue même une double plainte mourante. Le capitaine Claude Despaix de l'armée française, et son ex-ennemi lieutenant allemand von Senden, ensevelis par l'explosion d'une mine, meurent de compagnie, réconciliés à jamais.

Et nous voilà en présence des deux personnages qui vont jouer un rôle de conséquence, le long de trois volumes, surtout l'un d'eux. Cependant, même celui-ci n'absorbera pas notre attention et rien que rarement se poussera au premier plan. Quoiqu'ils passent et repassent, ici en chair et en os, et là en raps des seulement, tantôt chacun pour son compte, et tantôt en action conjuguée, ou encore comme simples rouages de la gigantesque machine à broyer, on ne saurait les tenir pour les héros du livre, à peine pour les protagonistes.

Il n'y a d'ailleurs point, dans la „Croix Jaune", de figure centrale, si nous ne prenons pas pour telle, à la rigueur, la star du cinéma international, l'éblouissante Eva Evard: beauté, grâce, domination orgueilleuse, curiosité avide de toute émotion, faites femme. Elle est, sans cesse et sans relâche, une „belle écoutante" selon le mot du poète, devant des „donneurs de sérenades". L'univers lui fournit des spectacles à chaque occasion, à tout propos: comédies, drames, lyriques ou tragiques amours; et, en l'occurrence, c'est la guerre qui la passionne, ses alternances, ses hasards, ses horreurs. Pour peu, l'irrésistible Eva penserait qu'on se bat à mort entre les peuples, pour corser de nouveaux frissons sa propre vie de sublime artiste. Point de mire, elle est prête à croire que c'est vers elle que tous les faits et gestes convergent... N'est-ce pas là, pour un roman, une héroïne de taille? Eh bien, non! Eva Evard

se montre et disparaît, pour se montrer et disparaître encore, à l'instar des autres acteurs marquants de la pièce à cent actes qu'est la trilogie de Strug. Si l'effacement, vaille que vaille, trouver un premier rôle, parmi la troupe, et découvrir le noeud même de l'intrigue (qui au demeurant n'existe point ou guère), ce serait la „Croix Jaune" qui timbre d'une commune enseigne et d'une commune inscription ces trois volumes: le „Mystère du Rhin", les „Dieux de la Germanie" et le „Dernier film d'Eva Evard".

Le titre qui marque l'ouvrage — et rappelle l'infâme gibet et la figure sacrée entre toutes — signifie, pour le cas, ce qu'en pays alliés, après l'épouvanter d'Ypres, on a nommé „l'ypérite". Ce gaz inventé par le vieux savant et patriote Wager, ce gaz ronge et déchire, au front, les muqueuses des soldats français et anglais, et, en Allemagne, empêche petit à petit la conscience publique, sans que les gens paraissent s'en apercevoir. Et ici, en ces pages, sa présence, son action, son sens mystique servent — risquons les métaphores — d'axe, d'argument, de fil conducteur à l'affabulation et agrafer les volets du triptyque. Nous le voyons à sa naissance, fabriqué à Ludwigshafen, dans la fameuse Badische Anilin und Soda Fabrik héritée d'innombrables cheminées et où règne, en puissance occulte, du fond de son laboratoire surnommé, pour son terrible mystère, la „Wagershöhle" (enter de Wager), le grand chimiste avec son état-major.

C'est là qu'on envoie en service commandé le capitaine Claude Despaix, expert en la matière, l'enterre-vivant, sauvé par bonheur et retapé tant bien que mal. Il est chargé de soustraire l'homicide secret et d'en communiquer la formule, le composé, à qui de droit. L'officier français arrive en Allemagne affublé d'une personnalité réactive, créée à son usage: il porte le nom d'Ossian Helm, est docteur en sciences par sa profession (titre qu'il possédait effectivement, dans le civil), Germano-américain de par son origine et nationaliste allemand par ses sentiments qui irrésistiblement réveille en lui la guerre. Nous tout de suite que sous ce masque, dans cette peau d'emprunt, il perd tout, à force de s'identifier au personnage tactique, la connaissance intime de ce qu'il est en réalité. Son passé se dissout dans l'ambiance nouvelle, sa volonté première s'évapore peu à peu sous la chaleur locale, ses buts initiaux s'effacent de plus en plus de sa mémoire, — pour laisser, en son être moral, un vide presque complet qu'aucun élan de remplacement, nul succédané d'anciennes vertus ne comble. Ni nostalgie, ni doute angoissé, ni désir de se manifester, de quelque façon que ce soit, n'habitent cet absent, indifférent aux choses extérieures, qu'elles le touchent de près ou qu'elles viennent de loin, il vit dans une perpétuelle brume, dans une manière de prison en ouate, d'où tout bruit, toute agitation se trouvent bannis. Seul un amour muet, jugulé, étouffé pour une femme inaccessible et les impondérables qui suivent, en cortège fantomatique, cet attachement inerte, demeurent dans sa morbidité. Là, il n'est plus question d'une éclipse momentanée ou d'une amnésie totale, comme dans „Siegfried et le Limousin", par exemple, mais d'un dédoublement d'individualité où une partie de l'âme s'en va sans esprit de retour. Quelle est la cause de son tranquille malheur? La commotion, pour sûr. L'existence qu'il mène, bien certainement. Et puis, à son état qui tient le milieu entre l'hypnose et le „rêve éveillé", contribue grandement ce facteur mentionné, par allusion, ci-dessous: l'adoration obsédante, fatale où la sensualité se cache sous une dévotion quasi mystique, qu'il voit, longtemps en silence, longtemps refoulé, à la bien-aimée Rita, femme (ou veuve) du baron von Tebben-Gerth, commandant d'un sous-marin en chasse, et fille du professeur Wager.

La baronne est, disons-le par parenthèse, la seconde grande figure féminine du roman. Sublime musicienne, visionnaire ou plus exactement hallucinée, elle se meut sur la lisière de la démente et sous l'obéissance de son amour pour le vivant ou le défunt héros, son mari.

Ensemble, Mme Rita et le Dr. Ossian Helm vulgo le capitaine Claude Despaix, noyés, tous deux, dans le marasme du mo-

ment par-ci par-là coupé de vivacités hystériques, entourés de cette atmosphère à la fois résolante et énervante, mènent, côté-à-côte, une existence en marge du réel: lui déraciné, dépourvu de qualité civique, d'appartenance nationale, d'identité en un mot, privé de sa langue maternelle,

Pour Mme Rita von Teffen-Gerth, ainsi que pour beaucoup de ceux qui meuvent le livre, bah! pour tous ou de peu s'en faut, les songes, les visions, les cauchemars accompagnent les pensées qu'ils ruminent, les passions qu'ils éprouvent, les gestes qu'ils accomplissent. Bien des Tenez. Les espions y sont des manières de poètes déments et maléfiques qui exercent leur métier infâme, non pas pour des gains personnels, encore moins au profit de leur cause, mais pour augmenter univormement, dirait-on, les abominations de l'heure, la confusion générale.

Et les „observateurs" de tout acabit ne manquent pas, le long de la trilogie de Strug, Eva Evard, au premier rang, elle qui paie de sa tête, au dénouement, sa curiosité „spectaculaire" et qu'elle dit tout innocente. Cette star qui est aussi une étoile filante et cultive l'espionnage, ou quelque chose de fort similaire, impartiallement, à deux fronts, l'art pour l'art, penche à l'origine pour les Alliés, mais lors d'un séjour en Allemagne, une des étapes des ses promenades au-delà des frontières, d'un belligérant à un autre, témoigne de l'intérêt aux Centraux et de la chaude sympathie à leur opiniâtreté et à leur misère, pour revenir derechef à la France, quand elle retrouve, au retour, „son" Paris. Aussi, a-t-elle pour amis, à faveur égale, le gros bonnet du 2^e Bureau allemand, le général von Sittenfeld affolé par ses charmes, et le sieur van Trothen, directeur d'une firme cinématographique et chef de l'espionnage franco-anglais, l'homme froid et malin, cependant au bout déjà de son rouleau, trop surmené à la longue, bousculé à l'excès par les émotions inhérentes à son poste où les périls le guettent de droite et de gauche: névropathe qui ne tarde pas de couler bas, dans la démence définitive. Il y a encore Mme Greta von Senden attachée aux services ennemis, simultanément ou à tour de rôle, une cocainomane et nymphomane, la femme séparée de cet officier prussien qui agonisait fraternellement, contre à contre — vous en souviendrez — avec le capitaine Despaix, la bas, quelque part en Champagne. Il y a le commandant en retraite von Senden lui-même, le rescapé, qui, invalide et ivrogne invétéré, chassé du régiment et, soupçonné-t-on, cassé de son grade, fait de basses besognes d'espionnage, soit chez les neutres, soit parmi les siens.

Oui! le monde qui hante cette fois Strug, espions et espionnés, sacrificateurs et victimes, a perdu la raison, à l'image des foules hors du livre, des peuples de la terre, en proie à la fièvre rouge, à qui mieux mieux. D'aucuns sont bons à enfermer, camisole de force au dos, et d'autres, pour le moins, à être surveillés de près, tel un danger latent. Le capitaine Claude Despaix, alias Dr. Ossian Helm, qui s'est engagé avec son destin, spoile de son entière, comme Peter Schlemihl le fut de son oncle et l'étudiant de Prague, de son reflet... Rita a laquelle son délire lucide (contradictio in adjecto) retire toute réalité aux tâts et la donne aux rêves et aux désirs („D'habitude, je crois à mes chimères, avoue-t-elle à son confident Helm, et alors je me sens bien... le pire est quand ma raison se réveille en moi")... le couple von Senden et leur dérèglement de corps et d'esprits, leur désagréation morale... van Trothen qui, sa névrose dégénérée en psychose, à bout de forces, ainsi que Kaschnikoff, lorsqu'il confesse son tort à Porfirieff, se déclare, enonce, après s'être trahi à plusieurs reprises, et n'en pouvant plus, se livre, les pieds et les poings liés, au général von Sittenfeld, lui-même touché par la déraison qu'apporte à son âme de reître astucieux sa fulgurante passion pour Eva Evard.

C'est que la guerre plane sur eux tous, absurde, comme un mensonge, et cruelle, comme un élément. Si loin qu'on soit d'elle, on subit son action dissolvante, on s'expose à sa contagion corruptrice. Quel neutre, quel indifférent, quel sourd-muet et aveugle n'eût pas eu alors la vision tourmentante d'une abyssale déchéance? „A quoi bon, pourquoi et pour qui ces souffrances et ces crimes? Qui a précipité l'humanité dans cet abîme de feu? Est-ce Dieu, est-ce les humains qui sombreront soudain en démence?", demande à l'inconnaissable un des personnages du roman.

Les étapes successives des états d'âme pendant le Grand Embrasement, la trilogie de Strug les présente avec un relief qui force à les revivre, tout chauds et tout frais: l'exaltation et la dépression, en douce érosion, et surtout cette accommodation infâme, cette monstrueuse symbiose, quand on „s'installe" dans la guerre. Chi-

mères, mélancolies, folies, sottises, abjections, rappelées par l'écrivain polonais, surgissent de leur tombe sanglante et boueuse.

Pour ce, il nous promène de capitale en capitale, de contrées en contrées, de la ville à la campagne, à travers les saisons. Changements des décors, des milieux, des climats. Avec Eva Evard, nous allons chez ceux qui papotent ou intriguent ou plastronnent et se disent élite... visitons la cellule nr. 12, à Saint-Lazare, où furent enfermées Mme Steinheil et Mme Caillaux, et où elle-même attend le verdict... parcourons le Paris matinal, dans une auto militaire, à côté d'elle, la condamnée à mort, pour nous rendre au lieu du supplice, devant le mur d'un fort suburbain. Avec le vieux et funeste Wager, nous sommes à Ludwigshafen—Mannheim, patrie et citadelle des gaz... passons de longs instants à sa lugubre villa où se meurt l'ennui et de détresse Rita, sa fille, et où il trépassera lui-même, hanté par l'idée d'être gazé par sa „Croix Jaune"; nous accompagnons le néfaste vieillard à Cologne, pour une entrevue avec Ludendorff, maître des armées allemandes et leur fossoyeur. Avec le Dr. Ossian Helm, avec son ami retrouvé von Senden, avec Greta von Senden, avec le commandant von Teffen-Gerth, avec bien d'autres encore, nous voyageons de-ci de-là, sur la terre, sur et sous la mer, pour voir les paysages de l'âme et les visages du sort.

Nous visitons, à leur côté, les obscurs souterrains de la guerre, postes d'écoute, centres d'observation, points de guet et guet-apens, et, grâce à eux, cheminons dans ces méandres d'abominations mentales et sentimentales: déviations et anomalies qu'elle engendre dans les cerveaux, horreurs qu'elle fait éclore dans les coeurs. Et c'est de la sorte que M. Strug déshonne la guerre. Sa face mise à découvert, nous ne l'apercevons que tout au commencement et tout à la fin de l'œuvre: une explosion de mine, en un abattement d'arbres, d'armes et d'hommes, et une attaque de tanks qui besognent à souhait, pareillement; ce même que nous ne faisons qu'entrevoir, en fugaces silhouettes, en proufs perçus, en sommaires esquisses, les grandes figures d'alors: Clemenceau, Petain, Ludendorff.

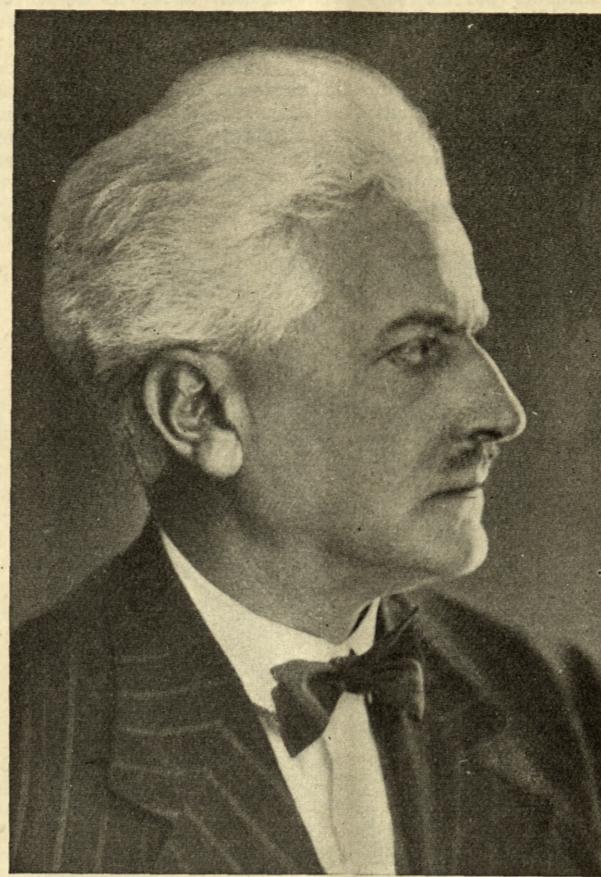
Car Strug n'est pas un poète épique, ni un peintre de vastes tressus. Il est psychologue, au premier chef, et quelque peu psychiatre. Les pages où, en interrogant les intellects, en confessant les emotivités, en analysant les gestes, il décortique et dissecque les âmes hors de leur axe, sans boussole, en déroute, malades d'amour, de remords, de peur, — les pages donc où il traite de cette espèce de pathologie, ont une autorité sans égale. Les pensées qui évident leur écheveau sans fin, les sensations qui s'embrouillent, les impressions qui s'emmêlent, les réactions qui se nouent à inextricables entrelacements, les affections qui s'aggriment comme les yeux sur la soupe grasse, ou se dispersent et luent, comme des gouttelettes de vif argent, — tout ce langage obscur des instincts, désirs, regrets, souvenirs, ce jeu intime de l'être, dans l'attente de la mort: chez les condamnés à la peine capitale, chez les soldats à l'heure H, chez les agonisants à même le sol ou sur les lits de douleur, Strug le connaît à la perfection. Naguère, il a offert, aux lettres polonaises, un chef-d'œuvre au genre, son inoubliable „Demain". Aujourd'hui, par maints endroits de „Croix Jaune", il confirme son ancienne maîtrise.

Je ne suis pas sans savoir ce que mon compte-rendu de cette trilogie a de décliné, de désordonné, d'anti-architectural, si j'ose dire. C'est sans doute de mon fait et par ma faute, mais la raison git également en ce que le récit se montre si dense, si lourd de poids spécifique et si varié de couleur, de ton, de rythme et de „température", si riche de substance (problèmes, litiges et conflits, événements et incidents, aventure et mésaventure, dispositions d'esprit et états de sentiment, types et décors) qu'on pourrait en tirer dix, vingt tomes sagement équilibrés et économies de matière.

Ne nous plaignons pourtant pas de cette abondance. Combien vaut-elle davantage que la lésine qui entache de nullité tant de livres d'à présent!

Quelques écrivains — Quelques œuvres

La trilogie d'Andrzej Strug



phot. Arts

ANDRZEJ STRUG

dépouillé de sa vraie âme qu'il troque en vrac contre des artifices et des mensonges, enfin empli dans un sentiment sans violence apparemment, mais aussi sans fond et sans espoir; elle à demi-consciente, durant des jours entiers enlisée dans ses doux souvenirs, abîmée dans d'amer regrets, et, par à-coups, luttant avec eux, par des moyens à sa portée. Elle n'en eut qu'une couple, au vrai: chute dans les bras d'Ossian Helm, afin d'oublier, et, ensuite, afin d'en finir, suprême plongeon dans les flots du Rhin.

Wladyslaw Broniewski

Lied und Sorge

*Wird nichts aus dem Leben mehr ranken?
Noch ein Jahr, noch zweie, noch x...
Schwarze Schwäne meiner Gedanken,
Gleiten weichselwärts nach dem Styx.*

*Ich bot meine Brust allen Schlägen.
Ich kämpfte. Ich zögerte nicht.
Weder Logik noch Zahl bewegen
Mein Leben und mein Gedicht.*

*Doch Sorge zerfass die Kanäle.
In mein Lied hat sie Rost gebracht.
Nur ein Schrei aus gepresster Kehle,
Dringt dumpf in die taubstumme Nacht.*

*Noch im Schrei bin ich jung geblieben.
Ists ein Donner — treffe er mich!
Dieser Welt wird ich mich nicht fügen.
Und rufe ihr „nein!" ins Gesicht.*

Julian Tuwim

M ü h e

*So in sich den Tod zu entfachen
Wie ich! In seinem eiskalten Geleucht
Zu stehn mit frierendem Nacken,
In einer fremden Welt, die dröhnt und keucht!*

*Leblos in einen Punkt zu schaun,
Wo Traum und Ewigkeit sich finden,
Dort, wo die Wüste zittert im Grau,
Dem festen Boden zu entschwinden.*

*Wo jedes menschlich Wort verstummt,
Um süßen Klang sich noch zu mühen!
Damit aus toter Asche Blumen blühen.
Im Glück zu sterben — zu leiden wiederum.*

Uebersetzt von Izzydor Berman.

Michał Choromański

Une opération*

traduit par Franck L. Schoell

A une heure et demie du matin, comme le chirurgien Tamten et son ami von Fuchs, dozent à la Polyclinique de Vienne, venaient de s'endormir, le téléphone sonna au chevet du chirurgien. Celui-ci s'éveilla sur-le-champ, plaça le récepteur contre son oreille toute chaude et dit "Allô!". De l'autre côté du mur, selon le pli acquis au cours de bien des années, le dozent s'éveilla non moins mécaniquement; il plaça entre ses lèvres une pastille d'eucalyptus et tendit l'oreille. Le chirurgien reconnut au téléphone la voix de Rubiński:

— Le numéro 101 a une crise et des vomissements.

— Qui est-ce, le 101? Madame Widmar? demanda le chirurgien.

Le téléphone éternua et siffla.

— Aha, dans ce cas, en route pour la table d'opération! dit simplement le chirurgien.

Il raccrocha vivement, s'habilla comme un automate bien remonté et se rendit dans le salon sur la pointe des pieds, pour ne pas éveiller son ami. Mais le dozent von Fuchs s'y trouvait déjà. Il était en pyjama — un long pyjama blanc à rayes vertes, raide encore du repassage.

— Tu as une opération urgente? demanda le dozent sans s'étonner.

Le chirurgien répondit:

— Cette même malade qui a une apnée.

— Elle a eu des vomissements? demanda le dozent.

Le chirurgien répondit:

— Je m'en doutais depuis ce matin. Elle avait mal à la tête.

— Oh, oui, fit le dozent en remuant les mâchoires.

Il avait dans la bouche sa pastille d'eucalyptus.

Le chirurgien Tamten mit son tablier.

— Je m'excuse de t'avoir réveillé, fit-il, et il voulut sortir, mais le dozent le retint:

— Oh non, dit-il, je vais te servir d'assistant.

— Non, non. Tu es venu ici pour te reposer.

— Peu importe, et le dozent von Fuchs se mit lui aussi en devoir de s'habiller.

— Prends ma chemise dans l'armoire, s'écria le chirurgien Tamten, et à pas rapides, mécaniques, il traversa la salle à manger des soeurs, qui était vide, et gagna le corridor de l'hôpital.

Le dozent s'habilla non moins lestement. Chacun de ses gestes était calculé, il n'en faisait pas un de trop. Il prit dans le linge de Tamten une chemise chirurgicale et mit un tablier frais. Dans ce tablier, il paraissait encore plus mince. Il écarta ses cheveux dorés du front, qu'il avait fort huit, et sortit.

Il s'engagea dans le corridor. Il ne faisait aucun bruit dans ses sandales blanches. On eut dit un fantôme.

Il avait les yeux fixés droit devant lui. Son regard, immobile était sans âme. La porte qui s'était refermée derrière lui retentit dans l'appartement de Tamten tout ce qu'il y avait de privé dans la vie des deux médecins.

Tranquille et froid, il pénétra dans la salle d'opération sans avoir fait le moindre bruit. Dans la première salle le stérilisateur ronflait. Le radiateur électrique était allumé. Il faisait très chaud — une chaleur étouffante, comme celle d'une serre.

Dans la première salle il y avait contre les murs trois grandes armoires en verre avec les instruments. A main droite, au-dessus de la cuvette luisait le bras allongé du robinet en nickel. La seconde salle était sommée d'un plafond de verre à travers lequel on voyait le ciel noir. Au milieu se dressait l'étroite table d'opération aux lignes sévères. Au-dessus pendait une lampe sciaitique qui ne donnait pas d'ombre. Sur le côté on voyait un grand réflecteur. Dans le coin se trouvait une petite table en métal sur laquelle reposaient des boîtes en nickel.

Dans la première salle, devant la cuvette, se tenait le chirurgien Tamten. Il portait pantalon de toile blanche, hauts caoutchoucs noirs reluissants qui couvraient la cheville, chemise à manches courtes et tablier de toile cirée. Le chirurgien Tamten était penché au-dessus de la cuvette. Il se lavait et se frottait les mains avec une Brosse épaisse. De temps en temps il ouvrait du coude le robinet mobile, laissait la mousse se dissoudre sous le jet d'eau chaude et de nouveau s'astiquait les mains et les avant-bras jusqu'au coude. L'assistant Rubiński faisait de même, un peu plus loin. Le chirurgien grommela dans sa direction:

— Vous auriez pu vous laver les mains plus tôt, mon cher Monsieur!

La soeur surveillante entra, encore ensommeillée et pâle. Elle se mit à préparer les flacons d'éther. Le stérilisateur ronflait.

L'infirmier Paul s'affairait près du radiateur et préparait les instruments. D'un mouvement assoupi par l'habitude, le dozent von Fuchs se débarrassa de son tablier et demeura comme Tamten en pantalon blancs et en chemise de femme décolletée, sans manches. Il enfila son tablier de caoutchouc, puis saisit la Brosse disponible et se frotta les mains à l'eau chaude. Il était deux heures du matin. Le chirurgien Tamten ouvrit du coude le robinet, et rinça la mousse de savon.

— Où est la malade? demanda-t-il à l'infirmier. Veuillez me verser encore du savon.

L'infirmier courut dans le corridor. Le chirurgien cria derrière lui:

— Amenez la malade!

Le docteur Rubiński se frottait les coudes à la Brosse. Le dozent von Fuchs lui aussi se lavait et se brossette les mains. Tout en savonnant ses longs doigts magiques et sans regarder vers le sol, le dozent introduisit son pied droit, chaussé

d'une sandale blanche, dans le caoutchouc à tige, puis ce fut le tour du pied gauche. Il fit ensuite dissoudre la mousse sous le jet du robinet. Dans la salle il faisait chaud. Il y avait une odeur d'éther et comme de moisiure, mais le chirurgien Tamten et le dozent inspiraient à pleins poumons cet air familier, comme s'il eût été embaumé.

Le chariot roula doucement dans le corridor. Quelque chose de blanc reposait dessus. A côté trotta la soeur de jour. C'était l'infirmier Paul qui poussait le chariot. Il était deux heures et quelques minutes. Les médecins se lavaient et se fourbissaient les mains. La porte de la salle s'ouvrit sans bruit et la malade, couverte d'un drap, fit son entrée sur le véhicule. Ni le chirurgien Tamten ni le dozent ne se retournèrent. Ils étaient penchés au-dessus de la cuvette. La mousse gicla de tous les côtés. Le chirurgien dit seulement: "On peut commencer" et de nouveau s'astiqua la peau à la Brosse. L'infirmier poussa le chariot dans la seconde salle. La soeur surveillante était déjà là, attendant la malade. Le chariot s'arrêta dans la salle d'opération. La malade poussa une exclamation étouffée.

Le chirurgien demanda brusquement:

— Qu'y a-t-il?

Le dozent leva un instant la tête, regarda dans la direction du chariot et sourit doucement, comme s'il savait par cœur tout ce qui allait suivre. La malade s'écria d'une voix étouffée:

— Les instruments!

Le chirurgien montra toutes ses dents dans un sourire artificiel et continua de se laver les mains. Mais la malade avait toujours les yeux fixés sur les armoires de verre avec leurs bistrots éclatants. Elle tremblait de tout son corps.

— On ne vous fera aucun mal, Madame, dit la soeur. Ces instruments sont pour d'autres opérations.

On approcha le chariot tout contre la table d'opération. L'infirmier et la soeur enlacerent la malade de leurs bras, ils la déposèrent sur la table, puis on éloigna le chariot. Déjà l'on avait injecté à la malade une dose morphine-caféine-atropine-et-camphre. Elle reposait donc un peu hébétée et soupira seulement une fois ou deux. La soeur surveillante lui enleva sa chemise. La malade fut un instant nue. L'infirmier dirigea le rayon de la lampe sciaitique au milieu de son ventre. Puis, avec des cordons blancs, on attacha à la table les bras et les jambes de la malade, on disposa au-dessus de son visage le treillis métallique et on y plaça la serviette.

— J'ai peur, docteur! gémit-elle. De la salle voisine le chirurgien qui se brosait les mains, répondit automatiquement: — Quelle idée! Quelle idée!

— Au début tout alla le mieux du monde, raconta plus tard l'intérim Rubiński. La machine fonctionnait impeccablement. Lorsque j'eus communiqué par téléphone avec le directeur, je revins au cent et j'ordonnai à la soeur d'éveiller la surveillante, car l'opération devait avoir lieu sur-le-champ. Chez nous c'est généralement la surveillante qui administre le narcotique. C'est moi-même qui fais à la patiente l'injection préopératoire. Je demeurai assis auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle se fut un peu calmée. Je n'ai jamais vu une personne plus énervée. Elle tremblait et ne faisait que demander pourquoi elle avait des vomissements et s'il n'y avait pas dans la chambre une vilaine odeur de benzine. Je la quittai un peu plus tard et j'allai dans la salle me préparer en vue de l'opération.

Le directeur entra aussitôt après moi. Je pensais que, comme toujours, ce serait moi qui l'assisterais. Mais voilà que le dozent fit son apparition et que lui aussi il commença à se préparer. J'en fus même heureux, car je pensais que j'aurais moins de difficultés. Et en effet, tout s'annonçait normalement. Je sentais que le docteur était calme et en bonne forme. La présence du dozent ajoutait encore un élément de sécurité. Lorsqu'après les quinze minutes prescrites de lavage de mains je pénétrai dans la salle d'opérations, la malade étendue était déjà sous le masque. Le directeur et le dozent ne se disaient pas un mot. Il était amusant de les observer. Ce que c'est pourtant que la routine! Leurs mouvements étaient exactement ceux de cadavres galvanisés. Je me mis à préparer les serviettes".

Le directeur entra aussitôt après moi. Je pensais que, comme toujours, ce serait moi qui l'assisterais. Mais voilà que le dozent fit son apparition et que lui aussi il commença à se préparer. J'en fus même heureux, car je pensais que j'aurais moins de difficultés. Et en effet, tout s'annonçait normalement. Je sentais que le docteur était calme et en bonne forme. La présence du dozent ajoutait encore un élément de sécurité. Lorsqu'après les quinze minutes prescrites de lavage de mains je pénétrai dans la salle d'opérations, la malade étendue était déjà sous le masque. Le directeur et le dozent ne se disaient pas un mot. Il était amusant de les observer. Ce que c'est pourtant que la routine! Leurs mouvements étaient exactement ceux de cadavres galvanisés. Je me mis à préparer les serviettes".

Le directeur entra aussitôt après moi. Je pensais que, comme toujours, ce serait moi qui l'assisterais. Mais voilà que le dozent fit son apparition et que lui aussi il commença à se préparer. J'en fus même heureux, car je pensais que j'aurais moins de difficultés. Et en effet, tout s'annonçait normalement. Je sentais que le docteur était calme et en bonne forme. La présence du dozent ajoutait encore un élément de sécurité. Lorsqu'après les quinze minutes prescrites de lavage de mains je pénétrai dans la salle d'opérations, la malade étendue était déjà sous le masque. Le directeur et le dozent ne se disaient pas un mot. Il était amusant de les observer. Ce que c'est pourtant que la routine! Leurs mouvements étaient exactement ceux de cadavres galvanisés. Je me mis à préparer les serviettes".

Le directeur entra aussitôt après moi. Je pensais que, comme toujours, ce serait moi qui l'assisterais. Mais voilà que le dozent fit son apparition et que lui aussi il commença à se préparer. J'en fus même heureux, car je pensais que j'aurais moins de difficultés. Et en effet, tout s'annonçait normalement. Je sentais que le docteur était calme et en bonne forme. La présence du dozent ajoutait encore un élément de sécurité. Lorsqu'après les quinze minutes prescrites de lavage de mains je pénétrai dans la salle d'opérations, la malade étendue était déjà sous le masque. Le directeur et le dozent ne se disaient pas un mot. Il était amusant de les observer. Ce que c'est pourtant que la routine! Leurs mouvements étaient exactement ceux de cadavres galvanisés. Je me mis à préparer les serviettes".

Le directeur entra aussitôt après moi. Je pensais que, comme toujours, ce serait moi qui l'assisterais. Mais voilà que le dozent fit son apparition et que lui aussi il commença à se préparer. J'en fus même heureux, car je pensais que j'aurais moins de difficultés. Et en effet, tout s'annonçait normalement. Je sentais que le docteur était calme et en bonne forme. La présence du dozent ajoutait encore un élément de sécurité. Lorsqu'après les quinze minutes prescrites de lavage de mains je pénétrai dans la salle d'opérations, la malade étendue était déjà sous le masque. Le directeur et le dozent ne se disaient pas un mot. Il était amusant de les observer. Ce que c'est pourtant que la routine! Leurs mouvements étaient exactement ceux de cadavres galvanisés. Je me mis à préparer les serviettes".

Le directeur entra aussitôt après moi. Je pensais que, comme toujours, ce serait moi qui l'assisterais. Mais voilà que le dozent fit son apparition et que lui aussi il commença à se préparer. J'en fus même heureux, car je pensais que j'aurais moins de difficultés. Et en effet, tout s'annonçait normalement. Je sentais que le docteur était calme et en bonne forme. La présence du dozent ajoutait encore un élément de sécurité. Lorsqu'après les quinze minutes prescrites de lavage de mains je pénétrai dans la salle d'opérations, la malade étendue était déjà sous le masque. Le directeur et le dozent ne se disaient pas un mot. Il était amusant de les observer. Ce que c'est pourtant que la routine! Leurs mouvements étaient exactement ceux de cadavres galvanisés. Je me mis à préparer les serviettes".

Le directeur entra aussitôt après moi. Je pensais que, comme toujours, ce serait moi qui l'assisterais. Mais voilà que le dozent fit son apparition et que lui aussi il commença à se préparer. J'en fus même heureux, car je pensais que j'aurais moins de difficultés. Et en effet, tout s'annonçait normalement. Je sentais que le docteur était calme et en bonne forme. La présence du dozent ajoutait encore un élément de sécurité. Lorsqu'après les quinze minutes prescrites de lavage de mains je pénétrai dans la salle d'opérations, la malade étendue était déjà sous le masque. Le directeur et le dozent ne se disaient pas un mot. Il était amusant de les observer. Ce que c'est pourtant que la routine! Leurs mouvements étaient exactement ceux de cadavres galvanisés. Je me mis à préparer les serviettes".

Le directeur entra aussitôt après moi. Je pensais que, comme toujours, ce serait moi qui l'assisterais. Mais voilà que le dozent fit son apparition et que lui aussi il commença à se préparer. J'en fus même heureux, car je pensais que j'aurais moins de difficultés. Et en effet, tout s'annonçait normalement. Je sentais que le docteur était calme et en bonne forme. La présence du dozent ajoutait encore un élément de sécurité. Lorsqu'après les quinze minutes prescrites de lavage de mains je pénétrai dans la salle d'opérations, la malade étendue était déjà sous le masque. Le directeur et le dozent ne se disaient pas un mot. Il était amusant de les observer. Ce que c'est pourtant que la routine! Leurs mouvements étaient exactement ceux de cadavres galvanisés. Je me mis à préparer les serviettes".

Le directeur entra aussitôt après moi. Je pensais que, comme toujours, ce serait moi qui l'assisterais. Mais voilà que le dozent fit son apparition et que lui aussi il commença à se préparer. J'en fus même heureux, car je pensais que j'aurais moins de difficultés. Et en effet, tout s'annonçait normalement. Je sentais que le docteur était calme et en bonne forme. La présence du dozent ajoutait encore un élément de sécurité. Lorsqu'après les quinze minutes prescrites de lavage de mains je pénétrai dans la salle d'opérations, la malade étendue était déjà sous le masque. Le directeur et le dozent ne se disaient pas un mot. Il était amusant de les observer. Ce que c'est pourtant que la routine! Leurs mouvements étaient exactement ceux de cadavres galvanisés. Je me mis à préparer les serviettes".

Le directeur entra aussitôt après moi. Je pensais que, comme toujours, ce serait moi qui l'assisterais. Mais voilà que le dozent fit son apparition et que lui aussi il commença à se préparer. J'en fus même heureux, car je pensais que j'aurais moins de difficultés. Et en effet, tout s'annonçait normalement. Je sentais que le docteur était calme et en bonne forme. La présence du dozent ajoutait encore un élément de sécurité. Lorsqu'après les quinze minutes prescrites de lavage de mains je pénétrai dans la salle d'opérations, la malade étendue était déjà sous le masque. Le directeur et le dozent ne se disaient pas un mot. Il était amusant de les observer. Ce que c'est pourtant que la routine! Leurs mouvements étaient exactement ceux de cadavres galvanisés. Je me mis à préparer les serviettes".

Le directeur entra aussitôt après moi. Je pensais que, comme toujours, ce serait moi qui l'assisterais. Mais voilà que le dozent fit son apparition et que lui aussi il commença à se préparer. J'en fus même heureux, car je pensais que j'aurais moins de difficultés. Et en effet, tout s'annonçait normalement. Je sentais que le docteur était calme et en bonne forme. La présence du dozent ajoutait encore un élément de sécurité. Lorsqu'après les quinze minutes prescrites de lavage de mains je pénétrai dans la salle d'opérations, la malade étendue était déjà sous le masque. Le directeur et le dozent ne se disaient pas un mot. Il était amusant de les observer. Ce que c'est pourtant que la routine! Leurs mouvements étaient exactement ceux de cadavres galvanisés. Je me mis à préparer les serviettes".

Le directeur entra aussitôt après moi. Je pensais que, comme toujours, ce serait moi qui l'assisterais. Mais voilà que le dozent fit son apparition et que lui aussi il commença à se préparer. J'en fus même heureux, car je pensais que j'aurais moins de difficultés. Et en effet, tout s'annonçait normalement. Je sentais que le docteur était calme et en bonne forme. La présence du dozent ajoutait encore un élément de sécurité. Lorsqu'après les quinze minutes prescrites de lavage de mains je pénétrai dans la salle d'opérations, la malade étendue était déjà sous le masque. Le directeur et le dozent ne se disaient pas un mot. Il était amusant de les observer. Ce que c'est pourtant que la routine! Leurs mouvements étaient exactement ceux de cadavres galvanisés. Je me mis à préparer les serviettes".

Le directeur entra aussitôt après moi. Je pensais que, comme toujours, ce serait moi qui l'assisterais. Mais voilà que le dozent fit son apparition et que lui aussi il commença à se préparer. J'en fus même heureux, car je pensais que j'aurais moins de difficultés. Et en effet, tout s'annonçait normalement. Je sentais que le docteur était calme et en bonne forme. La présence du dozent ajoutait encore un élément de sécurité. Lorsqu'après les quinze minutes prescrites de lavage de mains je pénétrai dans la salle d'opérations, la malade étendue était déjà sous le masque. Le directeur et le dozent ne se disaient pas un mot. Il était amusant de les observer. Ce que c'est pourtant que la routine! Leurs mouvements étaient exactement ceux de cadavres galvanisés. Je me mis à préparer les serviettes".

Le directeur entra aussitôt après moi. Je pensais que, comme toujours, ce serait moi qui l'assisterais. Mais voilà que le dozent fit son apparition et que lui aussi il commença à se préparer. J'en fus même heureux, car je pensais que j'aurais moins de difficultés. Et en effet, tout s'annonçait normalement. Je sentais que le docteur était calme et en bonne forme. La présence du dozent ajoutait encore un élément de sécurité. Lorsqu'après les quinze minutes prescrites de lavage de mains je pénétrai dans la salle d'opérations, la malade étendue était déjà sous le masque. Le directeur et le dozent ne se disaient pas un mot. Il était amusant de les observer. Ce que c'est pourtant que la routine! Leurs mouvements étaient exactement ceux de cadavres galvanisés. Je me mis à préparer les serviettes".

Le directeur entra aussitôt après moi. Je pensais que, comme toujours,

— Waou, waou! aboya la malade. Il sembla qu'elle allait sauter d'un moment à l'autre. C'est alors que le *dozent* lâcha l'écarteur d'une main et, du coude, fit tomber le masque du visage de la malade.

— Mund aufmachen! dit-il. Grâce à Dieu, la soeur comprit et, avec les doigts, elle poussa en avant la mâchoire inférieure. Au même moment le sang jaillit comme une fontaine de la cavité abdominale. Le *dozent* y enfourça de la gaze. Le chirurgien répéta: — Une pince. Mais il n'y avait pas de pince.

De ses longs doigts subtils, le *dozent* retira le tampon ensanglanté, le jeta sur le sol, enfonda dans la blessure une nouvelle gaze. De nouveau une chose inattendue et terrible se passa alors.

Le chirurgien Tamten leva la tête et, tout à coup, d'une voix effrayante, toute fluette, inhumaine, si pénétrante que les malades l'entendirent au rez-de-chaussée, il hurla pour tout l'hôpital:

— Une pin-in-i-a-c-e!

Ce fut comme un coup de foudre. A partir de ce moment précis tout changea. La soeur, qui ricata à sa prière, comprit que c'était la langue de la malade qu'il fallait tirer; celle-ci poussa un profond soupir, comme si elle était soulagée. La soeur aperçut contre ses pieds la bouteille d'éther et s'en saisit aussitôt.

— Donnez-lui de l'éther! cria le chirurgien Tamten. Mais déjà la soeur avait débouché la bouteille et de nouveau des gouttes tombaient sur le masque. En même temps l'eau s'était mise à bouillir et l'infirmier accourut avec les instruments. Mais déjà Rubiński avait aperçu, tout près de lui sur la table, une pince propre et il l'avait immédiatement placée dans les doigts du chirurgien.

— Combien de minutes? s'écria le chirurgien Tamten. Il saisit le vaisseau avec la pince; le *dozent* fit le noeud chirurgical; la pince résonna. La mâchoire inférieure de la malade se détacha, sa langue gonflée, livide glissa vers le menton, la soeur couvrit d'une serviette le visage de l'opérée et articula avec peine:

— Vingt, monsieur le directeur.

— Préparez de longs speculums! cria le chirurgien, s'adressant à toute la salle. Puis il ajouta: — Pas d'affolement! Du sang-froid, voyons!

Obéissant, désormais, à la volonté de l'autre, Rubiński prépara lestelement les nouveaux instruments. «Nous agissons tous comme dans un rêve. On eût dit que nous étions hypnotisés. Pas le moindre bruit. Mais nous étions déjà plus calmes, car, par ce cri, il nous avait véritablement repris tous en main. Je lui tendais les instruments sans me tromper. Je ne ces-

sais de longner vers la cavité, mais malheureusement je ne pouvais rien voir. Je comprenais qu'il ne s'agissait plus d'appendice, et je savais que nous opérions dans les organes sexuels. Le directeur fouillait du côté des ovaires, d'abord le droit, puis le gauche. J'étais très fatigué et j'avais peine à me tenir sur mes jambes. Je me souviens que le directeur cria une fois encore, de toute sa voix:

— Combien de minutes?

— Trente-cinq, monsieur le directeur. Le *dozent* jeta un coup d'œil sur la poitrine de la malade qui battait rythmiquement et dit:

— Oh, on peut...

— Ajoutez de l'éther! ordonna le directeur. Après quoi, comme s'il eût été las, excédé, il s'écria dans un dernier effort (j'en eus la chair de poule): — Essuyez-moi ce nez!

Je compris ce qu'il entendait par là, mais j'eus très peur que l'infirmier ne fit erreur. Il pouvait, dans sa hâte, essuyer le nez de la malade. Par bonheur il saisit de quoi il s'agissait et, lorsque le directeur détournait le visage pour quelques instants, il lui essuya avec un mouchoir la partie supérieure du nez et du front. L'infirmier dit que le mouchoir fut immédiatement trempé.

— Combien de minutes? vociféra le chirurgien Tamten.

— Quarante-trois, monsieur le directeur.

Le visage du chirurgien était penché au-dessus de la blessure; avec sa cuiller le *dozent* renfonça les viscères dans la cavité. Le chirurgien vit devant lui, au milieu du fluide sanguin et du coagulum, l'appendice collé à la nodosité de la trompe.

— Le pouls? s'écria-t-il.

— Sehr gut.

— Ajoutez de l'éther! Et le chirurgien, retiré du ventre une poignée de linges sanglants. Ils le flanqua par terre.

— Parfait, dit le *dozent* froidement. Le chirurgien s'écria:

— Combien de minutes? Il avait la voix enrouée.

— Cinquante et une, monsieur le directeur.

— La suture du péritoine!

Les instruments résonnèrent. Rubiński tira le fil à travers l'aiguille à demi arrondie, le *dozent* saisit l'aiguille avec la pince. Le porte-aiguille se referma avec un bruit métallique.

— Cessez le narcotique... s'écria le chirurgien, et il commença la première suture.

Il était trois heures sept du matin.

— Il m'est difficile de juger si c'était en réalité simplement un kyste hématoïque,

comme me l'a expliqué plus tard le directeur, raconta Rubiński. Durant toute l'opération, à partir de cette huitième minute mémorable, je ne pus voir le champ de l'opération. Je voulus plusieurs fois me rendre compte par moi-même, mais chaque fois soit le directeur soit le *dozent* interposa ses doigts. Je me rappelle maintenant que Tamten et Fuchs échangèrent encore quelques mots en allemand, mais si vite et de façon si incompréhensible que je ne pus saisir de quoi il s'agissait... Par ailleurs, n'eussent été cet effroi et cette tension, c'eût été un vrai plaisir de les regarder. Ils jouaient des doigts avec tant de souplesse et d'adresse, chacun de leurs gestes était si bien rythmé que j'avais tout le temps le sentiment de ne pas assister à une opération, mais à un morceau exécuté à quatre mains sur un piano sanglant. Lorsqu'ils eurent achevé la dernière suture, ils se regardèrent l'un l'autre avec embarras, comme s'ils voulaient mutuellement se masquer leur satisfaction.

— Je leur ôtais leurs masques et je fus étonné de constater combien le *dozent* était pâle. Il avait l'air d'un cadavre. — C'en a été un travail! dit le directeur.

— O, jawohl!... et pour la première fois je vis le *dozent* sourire. Chez des gens comme eux, il se crée parfois des relations étranges avec leur propre métier. J'avais

l'impression qu'ils étaient tous deux fourbus, mais heureux. Le directeur se mit même à fredonner quelque chose, selon sa frivole habitude. Il lui fallut une seconde ou deux pour faire le pansement.

Dans la salle d'opération il faisait une chaleur étouffante. La soeur surveillante tremblait encore d'énervernement. La malade gémissait doucement dans son sommeil. Rubiński voulut ouvrir la fenêtre, mais le chirurgien dit: — Non, ne faites pas ça. Monsieur pourrait se refroidir, et il montrera le *dozent*.

On amena le chariot. La soeur et l'infirmier y placèrent la patiente. Rubiński remarqua que le chirurgien contemplait le visage foncé avec beaucoup d'intérêt. Le chariot partit. Les médecins se lèveront les mains en silence. Puis ils sortirent dans le corridor, l'un aussi vite que l'autre, le chirurgien à pas de félin, le *dozent* von Fuchs en nageant dans l'air comme un fantôme. On entendait le frémissement léger de leurs blouses. Une fois chez lui, le chirurgien sortit de l'armoire la bouteille de cognac, le *dozent* se changea et enfila son pyjama. Le chirurgien but une coupe de petits verres et dit:

— Quand on fait une trépanation, il faut avoir le cerveau dans la tête. Quand on opère une femme, il faut avoir son sexe dans la tête...

La Poméranie polonaise

M. Henry de Jouvenel, Ambassadeur de France à Rome donne raison aux Polonais

«En Allemagne on attache une importance exagérée aux questions purement territoriales. Par la force même des choses nous devons accepter le *statu quo* comme règlement définitif, car autrement le maintien de la paix n'est pas possible». Faite au correspondant du «Tag» — grand quotidien nationaliste de Berlin (juillet 1927) — cette déclaration de M. Henry de Jouvenel, brève et claire, est d'une éloquence expressive. Il est bon de la rappeler aujourd'hui, au moment même où M. Adolf Hitler proclame vouloir «tourner l'aiguille de la politique extérieure allemande vers l'Est». Paroles qui peuvent inspirer les plus vives inquiétudes à toutes les personnes, soucieuses du maintien de la paix européenne.

C'est justement cette «force des choses», si judicieusement invoquée par M. de Jouvenel, qui se trouve expliquée dans l'important ouvrage de M. Kazimierz Smogorzewski*. Explication fort opportune, parce que — inutile de se leurrer — l'opinion publique à l'étranger sous-estime la gravité du problème et méconnaît son envergure internationale. Fréquent, hélas, trop fréquent est l'avis de cet «Européen moyen» qui croit et se plaint à croire que la question du *couloir polonais* (?) est un *point névralgique* purement local. On laisse comprendre que, s'il est devenu névralgique pour les autres nations aussi, la faute en incombe surtout aux Polonais qui n'admettent même pas une discussion de leur *statu quo* territorial. Ce qui du reste est tout-à-fait vrai: il n'existe pas un parti politique qui admettrait la moindre modification des frontières polonaises. «Les amis de la paix doivent comprendre que les classes ouvrière et paysanne polonaises ne consentiront jamais à une renonciation

de la Pologne à l'accès territorial à la mer. C'est pour nous une question de vie ou de mort. La Pologne sans Pomorze (Poméranie), c'est l'industrie polonaise condamnée à un dépréciement certain, c'est l'agriculture polonaise privée de ses débouchés, ce sont des millions de paysans et d'ouvriers réduits à la misère. Le prolétariat polonais ne désire rien que la paix, surtout avec l'Allemagne, mais il n'aura pas un seul ouvrier ni paysan de ce pays qui accepte une atteinte aux frontières de la Pologne et à ses droits

réfutables à la possession de Pomorze (Poméranie)». De la riche documentation, réunie par M. Smogorzewski pour prouver l'unanimité de la Pologne dans la question du présumé *corridor*, une des pièces les plus caractéristiques est ce passage d'un article de fond publié par le député socialiste Jan Staniszewski dans le «Robotnik» («l'Ouvrier»), organe officiel de son parti.

Du moment qu'un membre éminent de la II-Internationale, connu pour l'intransigeance de son idéologie marxiste, un langage aussi catégorique, il faut croire que la *force des choses* qui s'oppose à toute modification du *statu quo* territorial polonais d'aujourd'hui est due à des facteurs autrement sérieux qu'un amour-propre nationaliste ou même tout simplement national. Du reste, ni M. Staniszewski, en tant que socialiste militant, ni M. de Jouvenel, en tant que grand homme d'Etat étranger, ne sont seuls à condamner les tendances révisionnistes de la politique extérieure allemande. L'ouvrage de M. Smogorzewski contient à ce sujet des témoignages, qualitatifs et quantitatifs, les plus impressionnantes et même révélateurs lorsqu'ils sont signés de noms allemands.

Il y a des juges en Allemagne

Voici quelques unes de ces opinions, prises au hasard de la lecture du livre de M. Smogorzewski. «Du Rhin, par-dessus l'Est prussien, nous devons tendre la main à nos frères polonais. Le grand péché de notre histoire et le premier que nous devons réparer, c'est le péché contre la Pologne. Nous ne devons pas oublier que nos frontières de 1914 n'étaient pas le résultat d'une juste évolution mais de trois violations, dont chacune était un crime. Et, quand nous regardons notre frontière orientale actuelle, ne devrions-nous pas songer à la revanche de l'histoire, le seul tribunal auquel la Pologne a pu en appeler au temps de ses épreuves? Ce *corridor* n'est-il pas une expiation pour ceux qui méritèrent cette revanche par leurs forfaits humains?»

Si le R. P. Friedrich Muckermann défend la thèse polonaise au nom de la morale chrétienne (Congrès du Friedensbund der Deutschen Katholiken en 1927 à Essen), M. Heinz Kraschützki, ancien officier de la marine militaire allemande, trouve que «la politique qui tend à isoler la Pologne de ses alliés pour récupérer la Poméranie polonaise est des plus dangereuses, parce que basée sur la mauvaise foi. Y a-t-il encore,

en effet, des gens assez naïfs en Allemagne pour croire la Pologne disposée à céder de son gré une province, habitée par 90% de Polonais, à un voisin qui ne cessa de l'opprimer pendant un siècle et demi? Pourquoi, d'autre part, chercher à récupérer un territoire sans que cela corresponde pour nous à une nécessité vitale? C'est une politique illusoire qui mène infailliblement à une nouvelle guerre mondiale?» («Das Andere Deutschland» à Hagen, 1928). Non moins nettement antirévisionniste est M. Ludwig Bauer dans son célèbre livre «Morgen wieder Krieg» (Berlin 1931): «Il n'existe pas — écrit-il — de frontières équitables, surtout quand on n'a en vue que des Etats purement nationaux... Se régler d'après les majorités ethniques, tient compte autant que possible des désirs de chaque groupe, jusqu'au plus petit, cela ferait une mosaïque. Un pareil système d'enclaves serait pratiquement beaucoup plus intenable encore que le couloir polonais par exemple, si apparemment contesté; car là, il y a une forte majorité polonaise et son attribution à la Pologne correspond par conséquent aux grandes lignes du droit des peuples à disposer librement d'eux-mêmes».

L'Europe en face du problème du «corridor»

Intéressantes et significatives au plus haut degré sont les déclarations de différents parlementaires et publicistes étrangers — bien souvent adversaires de par leurs opinions politiques respectives, ils sont unanimes à se prononcer en faveur de la thèse polonaise. M. F. H. Simonds, qui passe pour le publiciste américain le mieux informé des affaires d'Europe, prouve dans son dernier livre: «Can Europe Keep the Peace?» (New York 1932) que l'Allemagne peut parfaitement vivre sans Pomorze (Poméranie), tandis que la Pologne, «without free access to the sea would be economically at the mercy of Germany», et c'est pourquoi, il faut rejeter une fois pour toutes la possibilité d'une révision pacifique des frontières orientales de l'Allemagne».

* Problèmes politiques de la Pologne contemporaine. III. Casimir Smogorzewski. La Poméranie polonaise. Avec 40 cartes, dont 5 en couleur et 40 illustrations hors texte. Paris, Gebethner et Wolff, 1932; p. XVI, 466.

Même en Angleterre, si longtemps méfiante à l'égard de la Pologne, la vérité commence à triompher de plus en plus nettement, et c'est pourquoi l'article de M. H. W. Steed («Sunday Times», mars 1931) reflète non seulement son opinion personnelle, mais aussi celle d'un bon nombre de membres de la Chambre des Communes et de la grande presse britannique. «Il est de mode — écrit M. Steed — mais cette mode est irréfutable, d'affirmer que l'actuel statut territorial germano-polonais est impossible, que le *corridor* doit être supprimé, qu'il n'aura jamais de paix avant que la frontière germano-polonaise ne soit revisée... De tels bavardages — qui sont généralement l'écho de la propagande allemande — ne font que provoquer des dissensions. L'Europe doit connaître la réalité des choses. Elle doit garder son calme... La cause du trouble actuel ne réside pas tant dans l'existence du *corridor* que dans la situation économique difficile des frontières orientales de l'Allemagne».

Quiconque possédera l'embouchure de la Vistule et la ville de Dantzig sera plus maître de la Pologne que celui qui la gouverne», a dit Frédéric le Grand. Et le feld-maréchal von Moltke écrivait en 1832: «Evidemment, tout le monde comprend pourquoi la Pologne n'a pu garder son indépendance sans Pomorze. Il est clair que cette indépendance ne peut être assurée que par la possession de Dantzig et par la libre navigation sur toute la Vistule». C'est un grand patriote allemand Arndt qui a déclaré sans ambages: «Lorsqu'au XVIII-e s. la Prusse et la Russie s'emparèrent complètement du domaine maritime de la Pologne... autant valait dire qu'elle n'existe plus. Sans mer il lui était impossible de devenir jamais quelque chose: elle devait disparaître tôt ou tard...». Et Bismarck? «Si les rêves des Polonais devaient se réaliser, Dantzig surtout serait en danger. Les Polonais devraient absolument annexer Dantzig. Cette ville serait le premier objet des

Etats-Unis, d'étrangler cette riche province de l'Union; ni Bruxelles ne mènerait la Hollande d'une guerre parce que ses eaux territoriales empêchent Anvers d'avoir un accès direct à la mer; ni Anvers ne boycotte Athènes à cause du *corridor* grec entre Constantinople et Adénopole, deux villes turques... Non, ni Washington n'accuse le *corridor* de la justice, seule paix pouvant être stable et universelle.

Il y a vingt «corridors» dans le monde entier...

La grande qualité de M. Smogorzewski est que, publiciste consciencieusement objectif, il se garde bien de passer sous silence les arguments de la thèse allemande. Bien au contraire, il les cite, l'un après l'autre, pour mieux démontrer, combien, selon lui, ils sont inopérants. Ainsi, tout un chapitre de son livre est consacré à la réfutation de la thèse des géographes allemands qui prétendent que la situation *insulaire* de la Prusse orientale est *unique en son genre et intenable*. Or — et ceci est en quelque sorte une véritable révélation — il y a dans le monde quatorze *Prusses orientales* et plus de vingt *corridors*, sans que leur existence soit le sujet de continues protestations véhémentes et de graves menaces pour la paix... Non, ni Washington n'accuse l'Allemagne, donc d'une authenticité indiscutable. Les voici:

La suppression du «corridor» c'est l'étranglement économique et politique de la Pologne

convoitises d'un Etat ayant Varsovie pour centre. Dantzig sera une nécessité vitale pour l'Etat polonais.

Plus que cela — il ressort clairement du livre de M. Smogorzewski que c'est une nécessité vitale pour les autres pays aussi, car «si le *corridor* était allemand, l'Allemagne exercerait le monopole des communications avec le continent, elle contrôlerait le commerce britannique, scandinave, français, hollandais, belge et américain non seulement avec la Pologne, mais encore avec tous les pays de l'Europe centrale». «La menace d'encerclement révélée par l'accord austro-allemand a montré toute l'importance pour la Tchécoslovaquie de l'unique voie d'accès à la mer qui, avec celle du Danube, n'emprunte pas le territoire germanique», signalait l'éminent publiciste tchécoslovaque M. Emile Pastore («L'Europe Centrale», avril 1931). Le rôle de la Poméranie dans la vie économique de la Pologne et même de toute l'Europe cen-

trales — voilà la quintessence du problème! Bien sûr, les documents historiques, y compris ceux d'origine allemande, confirment les droits irréfutables de la Pologne au soit disant *corridor de Dantzig*; bien sûr, M. Smogorzewski n'a que l'embaras du choix pour démontrer que les politiciens, les publicistes et les savants allemands — lorsqu'ils sont objectifs — avouent, tous, que la population de la Poméranie est, dans son immense majorité (jusqu'à 90%), purement polonaise; bien sûr, lors de la Conférence de Versailles même M. Lloyd George — qu'il est pourtant difficile de taxer de *polonophile* — a fait cette déclaration peu équivoque: «La Pologne doit obtenir un corridor vers la mer avec toute garantie de sécurité». Bien sûr, l'histoire, la démographie et la jurisprudence ont fourni à M. Smogorzewski des

Un l a u r é a t

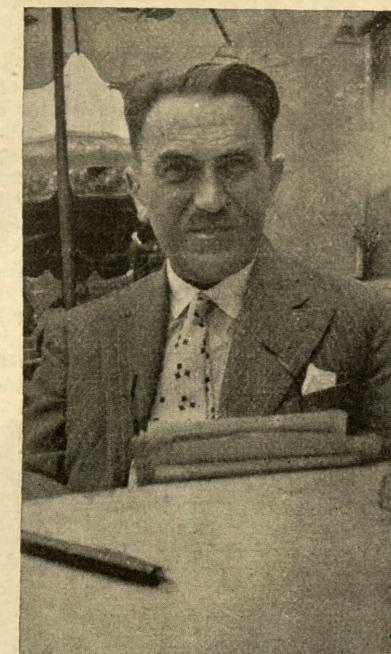
Brillant traducteur d'une bonne centaine de chefs-d'œuvre de la littérature française, chansonnier qui se gausse — avec quelle meurtrière gentillesse — de tous les pompiéismes, essayiste qui, sous les cendres de la tradition, sait tirer au jouj les Herculanium et les Pompeï de la littérature, publiciste qui arrache la rouille des institutions pérémées, Tadeusz Boy-Zeleński s'est vu attribuer cette année le prix de la ville de Varsovie pour l'ensemble de son œuvre littéraire.

Nul doute que Boy-Zeleński n'a pas rendu d'éminents services à la littérature comme traducteur des auteurs français les plus estimés et comme auteur d'essais critiques remarquables sur ces auteurs. Si son activité littéraire s'était bornée là, il y a tout à parier qu'il aurait déjà reçu beaucoup de prix, et cela depuis longtemps. Mais cela même qui, dans son œuvre de publiciste, vient renforcer ou doubler ses mérites littéraires diminue auprès des aréopages distributeurs de lauriers ses chances d'obtenir l'une des récompenses publiques décernées chaque année.

Comme chansonnier, Boy a impiégé et mis à mal les solennelles hypocrisies qui toujours et partout entendent s'imposer, telles des dynasties de Tartuffe et de Georges Dandin. Bien plus, ce qui dans les chansons de Boy revêtait une forme générale ou faisait l'objet de simples allusions est devenu, dans son activité de critique littéraire, un véritable programme. C'est à lui que la littérature polonaise doit en bien des cas d'avoir appris à connaître la réalité qui se cachait sous le bronze épais de la tradition. Les idéalistes, les traditionalistes ne cherchent pas à voir ce qui est, ils se préoccupent toujours de ce qui, à leur avis, devrait être. Un grand homme, c'est pour eux un schéma abstrait, tout comme en hagiographie: tant et tant de vertus conventionnelles et diverses, telles et telles idées héritées du passé, sur lesquelles sa vie est rigoureusement modelée. Résultat: des statues en bronze, précieusement patiné, des masques d'airain froid et creux, de vénérables formes pétrifiées. Boy-Zeleński s'est approché de toutes ces statues avec l'intérêt d'un biologiste, il les a "débronzées", il a plongé dans un bain de relativité les grands hommes adorés, il s'est efforcé d'accréditer l'idée très simple que la vérité ne diminue pas, qu'au contraire elle grandit les dimensions des statues. Pour prendre un exemple, Mickiewicz a, entre ses mains, cessé d'être une manière de poète idéal pour citoyens conservateurs et pour manuels scolaires. Péché mortel qu'on ne lui a pas pardonné.

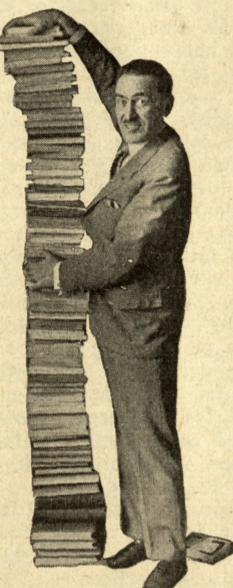
Dans les innombrables articles de Boy, on chercherait, je crois, en vain une citation de Nietzsche. Mais Boy-Zeleński n'en a pas moins introduit dans la vie ce que Nietzsche a introduit dans la philosophie. Le simplisme des dirigeants et des gouvernements se facilitait la tâche de diriger et de gouverner en empêtrant la foule dans un réseau d'idéaux et de concepts moraux. Le sabbat est-il fait pour l'homme, ou l'homme pour le sabbat? L'idéal pour la vie, ou la vie pour l'idéal?

Dans cet ordre de choses — dont relève également l'éternelle difficulté de savoir si le nez est fait pour la tabatière, ou la



BOY-ZELEŃSKI

tabatière pour le nez — Boy a prospecté le champ immense du pharisaïsme qui, ne pouvant sauver la réalité vouée à la



Boy-Zeleński a traduit plus de cent volumes de chefs-d'œuvre de la littérature française

mort, désire du moins en sauver les apparences. Lorsque la Pologne ressuscitée voulut unifier les différents codes qui prévalaient dans les trois tronçons du pays et lorsqu'un grand bruit de voix

conservatrices s'éleva autour du statut du mariage, réclamant que celui-ci demeurât indissoluble. Boy écrit un brillante série d'articles où il opposa la pratique de la vie quotidienne à l'idéal de l'indissolubilité. A ses lecteurs et aux législateurs, il posait la très simple question: la vie doit-elle s'adapter au code matrimonial, ou est-ce le code qui doit s'adapter à la vie? Son remarquable pamphlet "Les vierges du consistoire" fut accueilli avec un véritable enthousiasme et amenant de lecteurs à se familiariser avec l'œuvre de l'écrivain que sa signification dépasse celle d'une simple série d'articles.

Le mariage au rôle des femmes dans le mariage, il n'y avait qu'un pas. Boy s'avisa de "l'enfer des femmes" et décrivit celui-ci avec la précision clinique d'un docteur en médecine et d'un satiriste né. Les conservateurs idéalistes affirmaient que la femme est faite pour mettre au monde des enfants. Boy renversa les termes de la proposition et affirma, se basant d'ailleurs sur la pratique nouvelle de la vie, que la mise au monde des enfants est l'affaire de la femme. Jusqu'ici, la maternité était la conséquence d'un instinct non réprimé, c'était une ténèbreuse affaire d'alcool et conjugale, un accident déterminé par l'insouciance d'un couple amoureux, par le hasard. Dans la vie contemporaine rationalisée, cette question sociale et biologique vitale était demeurée soustraite à toute raison. Boy a lancé le mot d'ordre de la maternité consciente, adaptée aux dispositions psychiques, physiologiques, économiques et sociales de la mère. De la maternité consciente, Boy étendit sa thèse à toute la vie consciente. A cet effet il se créa une tribune d'idées dans le supplément des "Nouvelles Littéraires" de Pologne. Avec un certain nombre de collaborateurs à lui, il y aborde un grand nombre de problèmes qui jusqu'à présent étaient tabou, sans qu'on sache trop pourquoi.

Cette activité qui vise à rationaliser la vie, à la libérer du joug de l'instinct obscur est un mérite aux yeux des citoyens éprix de progrès, mais c'est un crime pour tous les conservateurs militants. Pour le prix de la ville de Varsovie, la concurrence de Boy était Maria Rodziewiczówna, auteur d'un grand nombre de romans agréables propres à charmer la jeunesse d'au-dessous de vingt ans. Ils sont du type que les maîtres recommandent chaleureusement à leurs élèves. On ne pouvait rêver pôles plus distants l'un de l'autre. Qu'entre eux deux le jury de la capitale n'ait pas cherché de compromis, qu'il ait décerné sa récompense à Boy, c'est là un fait éloquent que peut seul déployer un pessimisme simpliste.

Cet écrivain, qu'au temps de la servitude les autorités régnantes et le traditionalisme conservateur avaient si obstinément écarté de la vie publique, prend de plus en plus souvent la parole dans les affaires publiques. Chaque fois qu'il défend une idée, il s'inspire des conceptions humanitaires les plus élevées. Paweł Hulka-Laskowski.

Cet écrivain, qu'au temps de la servitude les autorités régnantes et le traditionalisme conservateur avaient si obstinément écarté de la vie publique, prend de plus en plus souvent la parole dans les affaires publiques. Chaque fois qu'il défend une idée, il s'inspire des conceptions humanitaires les plus élevées. Paweł Hulka-Laskowski.

sociologie exagérée; il s'est affirmé homme d'action. Ses conférences sur les fondements philosophiques du communisme sont des modèles de polémique intellectuelle.

Là encore on retrouve son caractère polonais. C'est qu'en effet il n'a pas manqué de souligner l'opposition qu'il y a entre la conception politique de la Pologne et la conception politique de certains gouvernements contemporains qui ont fondé leur constitution sur des principes philosophiques subversifs. Il a rappelé qu'aux yeux des hommes qui ont organisé son pays, une constitution, pour faire le bonheur de tous, doit faire le bonheur de chacun; en d'autre termes, le bonheur particulier doit être la source de bonheur général. Il estime scandaleux qu'on puisse croire que l'abolition complète d'éléments constitutifs ne trouble pas l'harmonie de l'ensemble et que le vouloir et le bien général ne postulent nullement la volonté et le bien de l'individu.

Et naturellement il conclut que l'initiative chrétienne peut seule, socialement, suppléer à la carence sociologique, c'est-à-dire collective.

Demandez lui de vous commenter le miracle de la multiplication des pains, ou de vous définir le Prince: l'homme à qui est réservé le plus grand pouvoir de faire le bien, et vous comprendrez à quel point la philosophie de Jakubisiak est action.

Une preuve nouvelle nous en est encore donnée par ce fait qu'on ne peut plus séparer l'abbé Jakubisiak du groupe qui s'est formé autour de sa doctrine. Son frère, Mlle Gałczowska, Mlle Fiszer, Mlle Borkowska, plusieurs professeurs déjà éminents constituent avec lui un nouveau foyer intellectuel dont le rayonnement ne fera que s'étendre.

Peut-être la critique philosophique n'a-t-elle pas encore porté l'attention qu'il fallait sur le remarquable effort de ce penseur, sorte de convertisseur professionnel, d'apôtre intellectuel et de politicien qui s'ignore. Mais sa doctrine peut flétrir du communisme comme de tous les étatismes nés de l'esclavage d'une

Joseph Ageorges.

Je ne puis pas, en deux cents lignes, analyser l'effort philosophique de l'auteur. Je retiens seulement que la tentative spéculative de l'abbé Jakubisiak avait pour but de ruiner par la base les fondements mêmes du déterminisme et qu'elle est en effet le plus gros coup porté depuis longtemps à celui-ci. Elle entre, comme le phénomène le plus significatif, dans l'ensemble des réactions qui soulignent une certaine crise du rationalisme et du sociologisme contemporains.

Mais, loin de se tenir dans la spéculacion pure, l'abbé Jakubisiak a poursuivi la pensée de ses adversaires jusque dans les faits. Il est l'ennemi le plus réfléchi du communisme comme de tous les étatismes nés de l'esclavage d'une

De Baudelaire aux surréalistes

La publication de quatre cents pages d'essais et de traductions dont M. Stefan Napierski vient d'enrichir notre bibliographie de la littérature française moderne est un événement important dans la vie de la critique et des lettres polonaises.

Dans "De Baudelaire aux Surréalistes" pas une seule ligne qui n'ait de poids, rien de gratuit ni d'approximatif. L'auteur possède à fond son sujet et il le manie magistralement. De plus, à tout instant, il fournit à un lecteur avisé des preuves d'un goût infaillible et d'une extraordinaire clairvoyance.

Mais, avant de généraliser, allons aux faits et voyons le choix des auteurs et des œuvres que M. Napierski a jugé opportun de rapprocher du public polonais en les lui présentant dans sa langue maternelle.

Ce sont d'abord deux grands ancêtres: Baudelaire et Rimbaud. Sur Baudelaire, une étude consacrée à la question de l'actualité du poète. On sait bien que les génies sont de toutes les époques, mais quand même, les auteurs et leurs œuvres ont plusieurs façons de rester immortels. Disons-le franchement, il y a pour nous des parties mortes dans tout ce qui est loin de nous dans le temps ou dans l'espace. Or, chez Baudelaire ce qui a surtout vieilli c'est son attitude outre "née par réaction contre la monstruosité de son époque".

M. Napierski s'excuse de n'avoir incorporé dans ce groupe de poètes ni Mallarmé ni Lautréamont sans qui l'avènement des surréalistes nous resterait incompréhensible, et il promet de combler un jour cette regrettable lacune.

D'ailleurs, M. Napierski se rend parfaitement compte du rôle que ses traductions jouent dans son livre dont elles sont l'essence, malgré le fait que le nombre des pages d'essais y soit trois fois plus important que celui des poèmes traduits.

Poète distingué, ayant déjà publié plusieurs volumes de poésie et de prose et écrit des centaines d'articles critiques sur les œuvres de ses confrères, il connaît à merveille les secrets du métier, ce qui ne l'empêche aucunement de goûter les hardies et les innovations, pourvu qu'elles soient justifiées par quelque apport précieux et à condition, bien sûr, que l'expérimentateur, à côté de la hardiesse, ait aussi du talent.

C'est chez Baudelaire qu'il faut chercher l'origine de certains faits psychologiques qui caractérisent la poésie moderne; c'est également dans son œuvre qu'on voit appliquer des procédés techniques imités par les poètes des époques postérieures. "Le frisson nouveau", baudelaïrien, est fait en grande partie de la perversité de la sincérité. N'est-ce pas justement la préoccupation de la sincérité, plus ou moins truquée, qui fait les plus chères délices de quantité de poètes d'aujourd'hui et d'écrivains en général?

Un des procédés constants de la poésie contemporaine qui consiste dans l'application d'épithètes abstraites à des objets réels a aussi été préconisé par Baudelaire.

C'est encore lui qui a élevé l'irrégularité dans l'art à la dignité d'un principe et en a fait le caractère essentiel de la beauté.

Il a aussi légué aux poètes ses succès, ses idées sur le problème de l'inspiration, du "sacerdoce" poétique. On a le droit de le regarder comme un promoteur du culte de la puberté qui sera quelquefois aux écrivains de notre époque de prétexte à la désertion devant la maturité et le devoir de prendre parti.

Baudelaire, dit M. Napierski, est celui qui "le premier, dans la poésie moderne, pesa les mots jusqu'aux impondérables, avec les soins d'un collectionneur de bijoux".

C'est à cet "amateur sensuel de syllabes" que nous devons l'avènement du "chimiste du symbolisme" qu'est Mallarmé et de tous ceux qui, comme Rimbaud, Lautréamont et Apollinaire, "ayant réduit les mots en atomes, ont montré la voie d'une nouvelle reconstruction".

Après une profonde analyse de certains éléments de l'être intime de Baudelaire qui ont agi sur le caractère génital de son œuvre, M. Napierski conclut que Baudelaire, esprit original, créateur intransigeant, appartient tout entier au XXe s. Malgré cela il exprime son époque de la façon la plus caractéristique, sinon la plus complète. Il représente le type de l'intelligence propre aux seules époques de décadence, pareilles à la sienne qui précède le déclin de la bourgeoisie occidentale; cependant on sent chez lui des points fixes sur lesquels il ne transige pas, malgré toutes ses tolérances et tous ses scepticisms.

Parmi les qualités qui servent si bien son œuvre et la rendent si attrayante, d'une part, une justesse de raisonnement qui jamais ne lui fait défaut, et de l'autre, un humanitarisme latent, purique et désabusé, joint à un amour frénétique de la beauté, surtout de la beauté littéraire.

Et l'œuvre même de l'auteur, les fondements idéologiques de son livre ne sont pas strictement homogènes. C'est que les œuvres qui le composent s'échelonnent sur une étendue de huit ans. Pendant cette période, la pensée de l'auteur, homme vivant, a évolué, en s'acheminent vers la synthèse possible qui se révèle au fur et à mesure". En tout cas, l'auteur a réussi à dégager et à mettre en relief certains éléments des plus caractéristiques de l'art militaire, ce qui représente un effort très méritoire, d'autant plus qu'il a été couronné d'un brillant succès.

Et la chose n'a pas été aisée vu la diversité et la complexité des tendances qui se font jour dans l'œuvre des auteurs traduits et analysés par M. Napierski. Stanisława Jarocińska - Malinowska.

texte polonais, chaque fois que la prosodie des deux langues ne se montre pas trop rebelle à cette méthode d'interprétation.

Parmi les nombreux poèmes traduits par M. Napierski ce sont ceux de Guillaume Apollinaire qui occupent la première place au point de vue quantitatif (30 pages); puis viennent ceux de Max Jacob (14 p.), Pierre Reverdy (11 p.), Paul Claudel (9 p.), L. P. Fargue (7 p.), Tristan Tzara (7 p.), Paul Eluard (5 p.), Blaise Cendrars (4 p.), Fernand Divoire (3 p.), Jean Cocteau (3 p.), et Francis Jammes (2 p.).

Cette centaine de pages de grand octave suffirait à elle seule à former une précieuse anthologie polonaise de la poésie française moderne. Le choix des poètes et de leurs œuvres n'est pas arbitraire: il a été déterminé par l'attitude révolutionnaire des auteurs vis-à-vis de la tradition et par leur apport personnel qui correspond à quelque besoin de l'imagination, à quelque exigence particulière de la sensibilité de l'homme moderne, à une sorte de divination de ce que sera l'homme à venir.

M. Napierski s'excuse de n'avoir incorporé dans ce groupe de poètes ni Mallarmé ni Lautréamont sans qui l'avènement des surréalistes nous resterait incompréhensible, et il promet de combler un jour cette réaction lacune.

Cette définition de l'art-prophétie, nous dit-il, comment l'appliquer à toute la poésie, à toute l'architecture? En quoi une cathédrale gothique, un vitrail sublime, le Parthénon, sont-ils des visions de l'avenir, des formes que revêtira l'Univers?"

Je crois d'ailleurs me rendre compte de la raison du reproche formulé par le critique: ce reproche provient d'une interprétation très fausse du sens de la vision dont il s'agit.

Cette définition de l'art-prophétie, nous dit-il, comment l'appliquer à toute la peinture, à toute l'architecture? En quoi une cathédrale gothique, un vitrail sublime, le Parthénon, sont-ils des visions de l'avenir, des formes que revêtira l'Univers?"

Mais Krasinski n'a jamais voulu dire que ses visions de l'âme en ascension dans les mondes, que de telles visions futures seront la copie de nos merveilles d'art de la terre: il est trop évident, en effet, qu'elles n'en seront nullement une transcription: elles ne font que nous donner une idée de formes beaucoup plus belles, mais *tout autres*, et que nous ne pouvons concevoir ici-bas: elles ne sont qu'une indication, un pressentiment, une apprehension de métamorphoses indéfinissables et féeriques... Et comment pourraient-ils être autrement? Comment des yeux humains pourraient-ils apercevoir, réaliser (j'emploie ce mot au sens qu'il revêt en anglais) les formes merveilleuses de la vie future, aux yeux émerveillés du poète? Je ne saurais trop le répéter: que peut-il y avoir de banal dans une vision de ce genre?

Il crois d'ailleurs me rendre compte de la raison du reproche formulé par le critique: ce reproche provient d'une interprétation très fausse du sens de la vision dont il s'agit.

Cette définition de l'art-prophétie, nous dit-il, comment l'appliquer à toute la peinture, à toute l'architecture? En quoi une cathédrale gothique, un vitrail sublime, le Parthénon, sont-ils des visions de l'avenir, des formes que revêtira l'Univers?"

Et voilà l'interprétation véritable du la pensée du poète. A présent, si M. Schoell n'est pas spiritualiste, il est clair qu'il ne saurait adhérer aux conceptions de Krasinski. Celles-ci lui paraîtront de l'utopie métaphysique. Mais il semble qu'en sa qualité de critique il eût pu, du moins faire preuve d'un esprit plus juste et plus clairvoyant, et, loin de les trouver banals, admirer au contraire toute la beauté de visions exprimées en une aussi belle langue française.

Gabriel Sarrasin.

LE COURRIER DE LA PRESSE

,LIT TOUT"

,RENSEIGNE sur TOUT"

ce qui est publié dans les journaux revues & publications de toute nature paraissant en France et à l'étranger et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités

Ch. DEMOGEOT, Directeur
21, Boulevard Montmartre, Paris (2^e)

Editeurs: ANTONI BORMAN et M. GRYDZEWSKI
Rédacteur en chef: MIECZYSŁAW GRYDZEWSKI